

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10<sup>ME</sup> ANNÉE, No 507 SAMEDI, 20 JANVIER 1894

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme .



BEAUX-ARTS.—TÊTE DE FEMME, TABLEAU DE M. R. DE MADRAGO

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 20 JANVIER 1894

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Causerie, par F. Z. Massicotte.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—Galerie canadienne : M. Alphonse Poitras, par Jules Saint-Elme.—Nouvelle canadienne : Un bal de faubourg, par Alph. Poitras.—L'abbé J.-A. Lefebvre.—Le papier de famille, par Edmond Lareau.—Poésie : La fille du phare, par Jules Lanos.—Nouvelle : L'égarée, par Augustin Lellis.—Petit conte russe, par Coccinelle.—Carnet de la cuisinière.—Un conseil par semaine.—Un bienfait n'est jamais perdu.—Notes et faits.—Nouvelles à la main.—Feuilletons : En Famille ; Les Mangeurs de feu.—Choses et autres.—Jeux d'esprit.

GRAVURES.—Beaux-Arts : Tête de femme.—Portrait de M. Alphonse Poitras, homme de lettres.—Calendrier du drapeau français pour l'année 1894 (double page).—Gravure du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

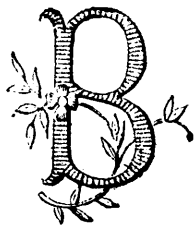
Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## A NOS LECTEURS

Afin d'éviter tout retard et toute erreur dans la réception des correspondances, prière d'adresser lettres et communications comme suit :

LE MONDE ILLUSTRÉ,  
Tiroir 1070, Montréal

## ENTRE-NOUS



RRRR... madame, il fait grand froid !

Grand froid, en effet, aussi la misère est-elle plus noire, plus affreuse que les autres années.

J'en ai eu la preuve dernière ment.

C'était le lendemain de Noël, je rencontrais une vieille femme de journée que je connaissais un peu pour l'avoir employée quelques fois :

—Eh bien, madame, comment avez-vous passé la journée hier ? Joyeusement, je suppose, en famille, avec vos bons enfants ?

—Ah ! monsieur, me répondit-elle, avec un triste sourire, en famille, oui, avec mes enfants... nous avons mangé du pain.

—Evidemment, et autre chose encore.

—Du pain. Il n'y avait que deux sous à la maison. Deux sous pour huit ! Un de mes beaux-frères m'a prêté dix sous. J'ai acheté un pain et c'est tout ce que nous avons mangé. Mais excusez-

moi, je vais travailler, il faut encore du pain pour ce soir.

Et la pauvre s'en alla, ramenant son pauvre châle usé sur sa poitrine, de ses doigts nus tremblants sous la bise qui mordait sa chair.

Ah ! si l'on pouvait entendre tous les cris de souffrance que le froid arrache aux malheureux, le concert serait lugubre.

\* \* Et, par contraste, j'entendais plus loin des jeunes gens, bien enveloppés de fourrures, causer entre eux ;

—Bon temps, du froid, c'est ce qu'il nous faut pourvu qu'il puisse durer.

—Oui, le carnaval sera joli.

C'est du carnaval de Québec qu'ils parlaient, et il est probable, comme le disait ce jeune homme, un raquetteur endurci, que la vieille ville se réveillera bientôt pour quelques jours.

Les Montréalais, alertes et gais, iront la faire sortir un peu de sa torpeur.

\* \* L'affaire Hooper est la grande question du moment.

Elle est très embarrassante, et je ne sais à quelle décision en arriveront les jurés, mais il est probable qu'ils jugeront à propos de ne pas s'entendre. Du reste, vous connaîtrez probablement le verdict au moment où ces lignes paraîtront.

Et tout d'abord, y a-t-il eu crime ?

Voici un mari qui voyage avec sa femme, dont la tête n'est pas bien équilibrée. Elle meurt subitement en chemin de fer, après avoir pris un verre d'eau. Un témoin dit qu'il croit avoir vu Hooper verser dans l'eau quelques gouttes d'un liquide contenu dans un flacon que l'on n'a pas pu retrouver. On apprend de plus que, quelques jours auparavant, le mari a acheté de l'acide prussique, et l'on en conclut que ce doit être ce poison qu'il a jeté dans le verre d'eau. L'acide prussique a, comme vous le savez, une odeur très pénétrante, mais personne n'a rien senti.

Plus tard, on fait l'autopsie du corps et l'on ne retrouve aucune trace de poison.

Cependant, il existe dans cette affaire mystérieuse tant de circonstances étranges, que les soupçons portés sur Hooper ont bien leur raison d'être, mais je ne crois pas que l'on arrivera jamais à y voir bien clair.

Il est si naturel de soupçonner un mari d'avoir tué sa femme !

\* \* Bergeret raconte à ce sujet une histoire très drôle et il la raconte si bien, qu'on croit que c'est arrivé.

Voici la chose en peu de mots.

M. Escudier est un brave homme qui a une charmante femme, un peu vive, avec laquelle il a des discussions qui tournent parfois à l'aigre, comme dans tous les bons ménages.

Un beau jour, Mme Escudier disparaît.

On s'émeut dans le quartier, on parle beaucoup de cette étrange disparition et, ce qui ajoute au mystère c'est le calme imperturbable du mari qui se borne à répondre à cette question, cent fois répétée : "Où est votre femme ?" un "Je ne sais pas" très doux mais inquiétant.

Bref, l'affaire fait tant de bruit que le procureur de la république s'en occupe et fait arrêter Escudier.

L'instruction va rondement et voilà le pauvre diable qui comparait devant les assises, sous accusation d'avoir tué sa femme.

Il est vrai que le corps du délit fait défaut, mais il est clair que l'assassin a dû prendre ses précautions pour qu'on ne retrouve pas le cadavre de la victime.

Le réquisitoire du procureur est écrasant.

Quant à l'accusé, voici comment il parle aux jurés :

"Messieurs les jurés, le hasard du tirage au sort à réuni sur votre banc douze citoyens étrangers les uns aux autres, appartenant aux professions et aux classes les plus diverses, généralement occupés de tout autre chose que de psychologie criminelle et mal préparés sans doute à discerner le vrai

du faux, au milieu des habiletés d'un ministère public longuement exercé et sous l'impression d'un appareil judiciaire qu'on se plaît à rendre solennel pour frapper vos imaginations. Vous seriez donc bien excusables s'il vous arrivait parfois d'acquitter des criminels ou de condamner des innocents. Mais l'affaire qui vous est soumise aujourd'hui est trop simple pour que votre conscience puisse s'égarer, et il ne vous faudra pas de grands efforts de bon sens pour écarter une accusation à laquelle manque le premier élément de vraisemblance.

"On vous demande de déclarer que j'ai tué ma femme, et l'on est dans l'impossibilité de représenter le cadavre ou même un seul morceau du cadavre de ma prétendue victime. On n'est seulement pas en mesure de faire dresser son acte de décès, de sorte que, si je voulais me remarier aujourd'hui, l'officier de l'état civil refuserait de procéder à la célébration en alléguant que je ne suis pas veuf, alors qu'un autre représentant de la loi m'impute la mort de ma femme. Il y a là une contradiction qui n'échappera pas à votre sagacité."

Ce discours fit un effet déplorable et le jury rendit un verdict de "coupable" sans circonstances atténuantes et cette décision sembla si juste qu'elle fut accueillie par les applaudissements de l'auditoire.

Il ne restait plus au président qu'à prononcer la sentence de mort.

"A ce moment, dit l'auteur, un tumulte se produisit à la porte d'entrée des billets réservés. Au même instant, l'huissier de la cour remettait un billet au président, et celui-ci avait à peine eu le temps d'en prendre connaissance quand les rangs des assistants s'ouvrirent pour laisser passer une jeune femme élégante et très émue qui s'avança jusque dans l'espace laissé vide devant la cour en disant :

"C'est moi qui suis la victime.

"Léonore ! s'écria joyeusement Escudier.

"Gustave ! répondit-elle.

"Ils voulaient se jeter dans les bras l'un de l'autre ; de sévères municipaux, esclaves d'une consigne aveugle, les en empêchèrent. Cet incident jeta la plus grande perturbation dans la procédure. Le public, avec la mobilité qui lui est propre, eut un revirement complet et se déclara hautement en faveur de l'accusé : les jurés avaient une attitude piteuse qui faisait mal à voir ; les avocats s'esclafaient de rire, et la cour elle-même était visiblement troublée."

J'arrête la citation.

Mme Escudier raconta qu'à la suite d'une discussion, outrée du sang-froid de son mari, lorsqu'elle lui avait parlé de s'en aller et qui se bornait à lui répondre : "Ce sera comme il vous plaira," était partie et qu'elle avait été demeurer en Normandie, en attendant que son mari vienne implorer son pardon.

Celui-ci, ignorant où elle était, ne pouvait aller la trouver, et c'est de guerre lasse qu'elle était arrivée le matin chez elle, où on venait de lui apprendre que l'on jugeait son Gustave de l'avoir assassiné.

Escudier dut subir un nouveau procès et, cette fois, fut acquitté.

La dernière phrase de Bergeret mérite d'être citée :

"Par compensation aux longs et cruels ennuis qu'il avait eus à supporter, il vit renaître le calme dans son ménage ; mais sa considération a reçu quelque atteinte. Il a comparu en cour d'assises, et il ne peut pas contester lui-même qu'il a été déclaré coupable par un jury. Il en reste toujours quelque chose."

\* \* On apprend tous les jours.

Saviez-vous qu'il y avait plus de cas de morts violentes à Montréal qu'à Paris, Londres, Vienne et d'autres grandes villes ?

J'entends plus de cas, proportionnellement à la population.

C'est ce que constate un rapport du Dr Wyatt Johnston, de Montréal.

Voici ses chiffres :

Londres (citée) avec une population de 1,500,000 habitants a eu, en 1892, 23 cas.

Vienne, 1,356 000 habitants, 26 cas.

Paris, 2,450,000 habitants, 47 cas.

Montréal (et faubourgs) 250,000 habitants, 6 cas.

Ce qui donne une proportion par 10,000 habitants :

Londres : 0.15 ; Vienne : 0.18 ; Paris : 0.19 ; Montréal : 0.24.

La ville qui tient la tête de la statistique du crime est Charleston, Etats-Unis, qui arrive bonne première avec le chiffre proportionnel de 2.00 par 10,000 habitants.

*Leu. Leuon*



MIETTES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE



OUT Montréalais qui s'est arrêté au square Viger pour admirer ses vertes pelouses, ses fleurs magnifiques, ses arbres dont le feuillage touffu protège des ardeurs du soleil, s'est dit : " Quel endroit charmant ! "

Se rappelle-t-il, alors, l'histoire de ce petit coin de terre enjolivée ? Certainement non ? Il ne l'a même jamais vue. Est-ce qu'un habitant de la métropole canadienne s'occupe de ces choses ? Allons donc !

Eh bien ! pour faire exception à la règle générale, j'ai fait des recherches et voici ce que j'ai trouvé :

Jusqu'en 1820, " le jardin Viger était un marécage où croupissaient des eaux verdâtres et d'où s'élevaient les psalmodies d'une légion de grenouilles, accompagnées par les basses puissantes des oua-ouarons. "

Vers cette époque, la ville ayant acquis le terrain qui devait être occupé par la rue Saint-Denis, l'honorable D.-B. Viger donna ce marécage à la ville dans le but de le faire assainir et de le convertir en jardin public.

Mais ce ne fut qu'en 1860, le 6 septembre, qu'eut lieu son inauguration officielle. Un journal de l'époque en dit ce qui suit :

" Jeudi soir un comité de citoyens faisait l'inauguration du magnifique Quarré Viger, en présence d'une foule extraordinaire. Comme le ciel était sombre, l'illumination eut un effet magique, et l'œil ne pouvait se lasser de voir ces nombreuses lanternes de tous genres, de toute espèce qui pendaient à la palissade d'un bout à l'autre du Quarré et répandaient une lumière surabondante. Dans le Quarré lui-même, il y avait encore de nombreux jets de flamme et les eaux des deux fontaines qui jouaient dans une illumination semblable, offraient un beau coup d'œil, aux spectateurs ravis. Aussi le Quarré Viger était-il, jeudi soir, la place des enchantements, car le public était admis sans distinction dans son enceinte. A voir passer et repasser tout ce monde sous ces lumières sans nombre, il y avait de quoi monter l'imagination. Chacun disait son mot, improvisait une exclamation et nous avons été le témoin oculaire de bien des collisions, car les uns regardaient en l'air, les autres en bas et les dames qui étaient en grand nombre donnaient de jolis coups de ballons dans ces occasions-là... Les vieux étaient avec leurs vieilles et les jeunes avec leurs belles, tout le monde gossait à merveille... il y avait en outre la bande de Hardy qui joua ses plus beaux airs... "

" Après le feu d'artifice, il y a eu, à l'hôtel Saint-Louis, une réunion d'amis qui avaient fait préparer une excellente collation. Nous avons remarqué dans cette réunion Son Honneur le maire

(C.-S. Rodier), qui fut élu président par acclamation. Il avait à sa droite l'honorable Chauveau et à sa gauche l'ex-conseiller Britton. Nous avons en outre remarqué avec plaisir la présence des échevins Marchand et Bulmer, des conseillers Contant, Jodoin, Bellemare, Brousseau, Rodden, Duhamel et Cusson. Ainsi que l'honorable Loranger, MM. Jos. Papin, J.-B. Rolland, J.-L. Beaudry et plusieurs membres de la presse anglaise et française.

" Parmi les nombreux toasts qui ont été portés nous avons retenu les suivants :

" A sa très gracieuse majesté la Reine d'Angleterre.

" A son digne époux le Prince Albert.

" Aux donateurs du Quarré Viger, l'honorable D.-B. Viger et feu C.-J. Lacroix.

" Au futur souverain de l'Angleterre, le Prince de Galles.

" A son Honneur le maire, et à la corporation de Montréal.

" A la presse... "

En 1870, on fit des innovations. *L'Opinion Publique* disait alors :

" On doit compter, parmi les bonnes actions de l'hon. D.-B. Viger, le don à la corporation de Montréal du terrain qui porte, aujourd'hui, le nom de " Carré Viger. " Ce qui était autrefois un endroit sale et boueux est devenu un centre d'attraction et de plaisir, un véritable petit paradis terrestre où la nature étale ce qu'elle a de plus joli, de plus agréable. Le gardien actuel mérite des éloges pour le talent artistique qu'il déploie dans l'embellissement de ce jardin et les efforts qu'il fait pour le rendre utile et agréable au public.

" On y a maintenant la musique deux fois par semaine et une jolie illumination, grâce à l'initiative de MM. Globensky et Doutré. "

Cette première idée fut abandonnée plus tard et reprise par notre célèbre Ernest Lavigne, si je ne me trompe, puis de nouveau abandonnée lors de la fondation du Parc Sohmer.

Le square Viger vient d'être doublé en longueur par la disparition du marché aux bestiaux, et avant longtemps, croit-on, on verra d'élever dans son centre la statue de l'héroïque Chénier. C'est beau ! mais ce qui m'attriste, c'est la pensée que le Pacifique le sillonnera peut-être bientôt et détruira sa tranquillité pleine de charme, chassera les petits oiseaux paisibles, par le cri strident de ses locomotives.

*E. J. Massicotte*

### CARNET DU " MONDE ILLUSTRÉ "

En février, à la fin de son jubilé épiscopal, Léon XIII lancera une encyclique. Ce sera son testament religieux et politique.

\* \*

Nous empruntons au *Journal Illustré*, de Paris, le superbe calendrier que nous publions aujourd'hui. C'est une œuvre réellement artistique et nous sommes heureux de pouvoir en faire hommage à nos lecteurs.

\* \*

Nous avons l'honneur d'accuser réception à M. Joseph Royal, ex-lieutenant gouverneur des Territoires du Nord-Ouest, de la jolie nouvelle : *Le capitaine Maillé*, qui a été lue, le 25 mai 1893, à la Société Royale du Canada.

Tous nos sincères remerciements.

\* \*

Les élections sénatoriales que, par erreur, le MONDE ILLUSTRÉ avait annoncées dans son dernier numéro comme devant avoir lieu le 14 courant, ont eu lieu, au contraire, le 7 courant. Résultat à minuit, le 7 : 78 républicains, 9 radicaux, 2 ralliés et 5 conservateurs.

M. le maire Desjardins a déclaré qu'il ne briguera pas les suffrages pour le prochain terme. Le bruit a couru que l'honorable M. Mercier poserait sa candidature à la mairie. MM. McShane, Villeneuve et Préfontaine seraient également sur les rangs. Mais ce ne sont que des rumeurs.

\* \*

Mardi soir de la semaine dernière a eu lieu, au St-James, le banquet annuel des étudiants en pharmacie.

La salle bien décorée de fleurs et de drapeaux était d'un aspect superbe.

Le banquet était présidé par M. W.-H. Johnson. Parmi les convives, nous avons remarqué : le Dr Hingston, le Dr Reed, Albert Dumont, délégué du collège dentaire ; J. Contant, président de l'association pharmaceutique ; J.-N. Laprés et A. Savard.

M. Albert Dumont, en répondant au " A nos invités, " s'est étendu sur les mérites de deux associations dentaire et pharmaceutique.

\* \*

La semaine écoulée a été féconde en événements. Une dépêche reçue d'Afrique annonce qu'un détachement de troupes françaises a attaqué, par erreur, un autre détachement de troupes anglaises, les prenant pour des Sofas, sur la déclaration qu'en avaient faite quelques indigènes. Dix morts et dix-huit blessés du côté des Anglais. Le gouvernement britannique a ordonné sur cette malheureuse affaire une enquête sévère d'où il est ressorti que le lieutenant français, Moritz, avait été induit en erreur par ces gens du pays ; il résulte de ce fait que des relations amicales existant entre les armées et les gouvernements anglais et français ne seront pas amoindries par cet événement malheureux.

\* \*

Le 8 courant, un incendie terrible s'est déclaré dans les bâtiments de l'Exposition de Chicago. Le péristyle, le Casino, le Music Hall ont été réduits en cendres, en présence d'une foule énorme. Le grand édifice des manufactures qui renfermait pour plus de deux millions d'objets emballés et prêts à être expédiés a été bientôt attaqué par l'élément destructeur. L'édifice brûlait à une douzaine d'endroits différents et les pompiers avaient d'énormes difficultés à combattre le feu qui consumait ce palais dont la toiture se trouve à deux cent cinquante pieds du sol. L'incendie commença à 5 20 heures p. m., dura encore à une heure du matin, menaçant les sections française, anglaise, russe et allemande. *Sic transit gloria mundi !*

\* \*

PETITE POSTE EN FAMILLE.—F. A. E., Québec.—Reçu la photographie, que nous reproduirons bientôt. Merci.

Ludo, Montréal.—Votre article a été remis à qui de droit.

L. de M., Montréal.—La dernière pièce envoyée ne saurait passer ; elle a grand besoin d'être retouchée.—Nous n'avons jamais reçu le conte de Noël dont vous parlez.—Quant aux publications périodiques que vous nous proposez, nous ne saurions nous engager en aucune façon à ce sujet ; envoyez toujours, nous nous ferons un plaisir de publier tout ce qui aura quelque valeur littéraire.

M. F. P., Sainte-Rose.—Votre dernier envoi ne peut passer. Ce genre de félicitations est trop direct et personnel pour être livré à la publicité. De plus, au point de vue de l'exécution, la mesure du vers vous fatigue et vous force à des licences grammaticales trop hardie. Espérons que vous serez plus heureux une autre fois.

Les enfants sont les roses de la vie.—GOUNOD.

Les mères s'associent plus volontiers aux rêves de leurs enfants qu'aux labeurs de leur mari.—G.-M. VALTOUR.



M. ALPHONSE POITRAS, HOMME DE LETTRES



E. ALPHONSE POITRAS, HOMME DE LETTRES



ous donnons, aujourd'hui, le portrait d'un homme de grands talents qui, écrivain amateur plutôt que de métier, se fit néanmoins un nom enviable, s'acquît une belle place au sein de la brillante pléiade de littérateurs canadiens français qui a paru sous l'Union des Canadas, et gardera la gloire d'avoir ouvert notre

histoire littéraire nationale.

Il manqua à Poitras un double élément de succès pour atteindre aussi haut que semblaient le prédestiner ses ressources fécondes : le dévouement à son art qui donne la constance de le cultiver sans relâche et assure la réussite définitive ; en second lieu, la longueur de l'existence : il mourut avant l'âge de quarante ans, cet âge, pour les facultés intellectuelles, de la parfaite virilité.

Ses esquisses littéraires, néanmoins, bien que crayonnées à la hâte, pour rompre la monotonie des heures de bureau—Poitras, qui s'était d'abord destiné à la carrière du Barreau, vit ensuite sombrer ses mépris dans le gouffre du service civil, alors que le Parlement des Canadas Unis siégeait à Montréal—ses esquisses, disons nous, lui valurent en son temps une renommée bien au-dessus du vulgaire. Aujourd'hui encore, elles ont leur prix, et nos lecteurs sauront s'en rendre compte par eux-mêmes lorsqu'ils auront lu la jolie nouvelle, étude des mœurs du temps, due à sa plume facile, et dont nous commençons la publication, d'après un manus-

crit vieux de cinquante ans, tracé en entier de la main de l'auteur.

Pour mieux révéler à nos lecteurs cette personnalité intéressante, pas bien contemporaine à nous, M. Poitras vécut dans la période, ou à peu près, de 1820 à 1860, il semble que nous ne pouvons mieux faire que de reproduire en entier la belle notice biographique que lui consacra dans *La Minerve* d'alors, l'un de nos écrivains les plus distingués, à son décès :

“ M. POITRAS.—La mort vient de frapper un homme qui aurait pu conquérir une grande renommée littéraire et qui laisse la réputation d'un esprit charmant et distingué, d'un observateur fin de nos mœurs, d'un conteur spirituel. M. Poitras n'a écrit que quelques pages ; mais elles révèlent un talent si vif et si original, une inspiration si franche et si heureuse, qu'elles ont donné à leur auteur une place élevée parmi nos écrivains nationaux. Il avait tout ce qui fait le romancier, le peintre de mœurs, l'esprit, la verve, l'entrain, et à un haut degré ce don si rare, l'observation comique, l'observation pénétrante et juste. Il nous a donné en se jouant de gais et charmant petits tableaux, qu'il aurait pu multiplier en laissant seulement sa verve courir librement, et dont il lui aurait été facile d'étendre le cadre jusqu'au roman. Son talent aurait grandi avec le sujet ; c'est la volonté seule qui lui a manqué pour doter notre littérature d'un conteur original, d'un Emile Souvestre, d'un Alphonse Karr. Nos mœurs ne pouvaient rencontrer un écrivain qui fût mieux doué pour saisir et pour peindre leur côté joyeux, pour noter dans la mémoire des générations de l'avenir les éclats de la vieille gaieté canadienne

“ Il y avait longtemps, hélas ! que M. Poitras avait laissé mourir son talent et que les lettres canadiennes en portaient le deuil. Mais la mort ravive et redouble les regrets que son silence faisait naître, et l'homme en partant nous rappelle le poète qui n'était plus. Nos regrets seraient moins amers, si le découragement, l'apathie, le sentiment de l'isolement littéraire, n'avaient déjà bien souvent

frappé, avant la mort, nos belles intelligences, les talents les plus brillants et les plus vifs.

“ Nous avons voulu nous faire, dans ces lignes, l'interprète sincère de tous ceux qui ont, dans notre pays, le culte de l'esprit et de l'art, et rendre un dernier hommage et dire un dernier adieu au confrère mort, à l'homme d'esprit, au poète envolé.”

Toujours LE MONDE ILLUSTRÉ est fier de mettre en lumière, dans ses colonnes, les figures distinguées qu'a produites notre race. Nous aimons à populariser chez notre peuple le nom de ses enfants contemporains qui lui font honneur, il nous est agréable, surtout, d'exhumer du passé, comme en ce cas-ci, des souvenirs capables d'exciter vivement l'émulation des jeunes générations d'aujourd'hui.

*Emile Saint-Denis*



## UN BAL DE FAUBOURG



Ne sait peut-être pas ce que c'est qu'un bal de faubourg ; ce n'est ni plus ni moins qu'un violon, un fifre, un tambour, deux chandelles de suif retenues à la cloison par deux clous, neuf à dix gamins faits hommes, quinze à vingt jeunes filles—toujours plus de filles

que de garçons, c'est dans l'ordre—une table chargée d'une carafe de whiskey, d'un pot de bière, de quelques pipes et de trois ou quatre torchettes de tabac, deux madriers appuyés sur quatre chaises en guise de bancs, le tout contenu dans un appartement de vingt pieds de long sur dix huit de large, vu que pour la circonstance la cloison qui divisait la salle d'entrée d'avec la chambre à coucher a été abattue et mise au grenier jusqu'à nouvel ordre. Voici comment j'ai eu l'avantage d'apprendre à mes dépens ce que c'était qu'un bal de faubourg. Il y a de cela quinze jours, je m'amusa à prendre l'air, derrière l'église Saint-Jacques, lorsque des jeunes gens de dix-neuf à vingt ans passent près de moi.

—Dis donc, Jos, dit l'un d'eux, vas-tu au bal de la Grand'Milie, à soir ?

—Absolument que j'y vas, et avec ma sainte par-dessus marché, dit l'autre, mais toi Coq, emmènes-tu tes yeux bleus ?

—Si j'emmène ? j'irais-t'y sans ça.

—Combien payes-tu par couple

—Un écu pour la nuit et pour les survenants six sols du rill, c'est le prix.

Comme je n'avais rien à faire, que je vis qu'au bal de Grand'Milie, dont j'étais bien aise de faire la connaissance, l'on recevait des survenants à six sols du rill.—le prix m'allait à merveille—je résolus de m'attacher au pas de l'un des deux jeunes gens, et de ne le laisser que quand j'aurais su où avait lieu le bal. Heureusement que dans le cours de la conversation de nos deux jeunes gens j'appris que la Grand'Milie restait dans le Fort Tyau, rue V....

À huit heures, j'étais rendu, mais rendu à la porte seulement, laquelle était complètement obstruée par une foule de curieux des environs, de tout âge et de tout sexe. De temps en temps il apparaît au chassis un jeune homme qui criait : “un tel, es-tu là ?” et quand une voix répondait : “me v'là !” l'interpellant faisait un signe que je compris bientôt. Comme je pensais n'avoir aucun ami dans la maison, et que j'étais décidé d'entrer, je suis le premier interpellé, qui passe par derrière la maison (moi aussi), entre dans la cour par une brèche (moi aussi), se rend à une fenêtre

entr'ouverte (moi aussi), quelqu'un lui tend la main, mais pas à moi, au contraire, l'on me demande d'un ton moins qu'amical, comment je me trouvais dans la cour de la maison sans invitation préalable. Je lui explique poliment et le chapeau à la main, la situation où je me trouvais, je lui peints d'une manière si touchante l'envie que j'avais d'entrer et de m'amuser, je fis des offres si généreuses (j'offris douze sols du *rill*), qu'il finit, après avoir consulté quelques invités, par me tendre une main bienfaisante et robuste qui me monte au haut du chassis et me jette au milieu du bal. Telle fut mon introduction, et je l'aime autant que bien d'autres, car j'aime l'expédition, moi.

Je ne fis pas l'effet que je m'attendais faire ; je pensais qu'en entrant on allait m'accabler d'égarde, ce fut tout le contraire. A peine daigna-t-on jeter les yeux sur moi, les hommes, s'entend, car pour les jeunes filles ce fut autre chose. Chacune d'elles sembla me passer en revue, par curiosité sans doute, car ma modestie me défend de croire autre chose.

La manière dont j'avais été introduit m'avait un peu déconcerté. Mon habit noir au milieu de tous ces gilets bleus à boutons blancs, et les regards de travers que me lançaient tous ces jeunes gens, vu qu'à leurs yeux j'étais un *Monsieur*, ne contribuaient pas à me rassurer. Cependant je ne voulais pas rester sans danser, ayant promis douze sols du *rill* : je m'avance donc vers une des jeunes filles qui m'avaient le plus examiné, et je la prie de vouloir bien danser le *rill* suivant avec moi.

—Oui, dit-elle, mais Jos qui m'a amenée, ne sera peut-être pas content, et il pourrait bien ne pas vouloir me reconduire chez maman après la veillée, si ça ne va pas à son goût.

—Où est M. Jos ? lui dis-je.

Elle me le montra de l'œil, et alors je reconnus un des jeunes gens que j'avais rencontré dans l'après-midi.

—Mais, lui dis-je, chacune ici doit avoir son Jos, et alors je ne pourrai pas danser.

—Oh ! dit-elle, si vous voulez me promettre de venir me reconduire chez maman, je danserai, et puis s'il n'est pas content il se contentera ; d'ailleurs, il m'en a fait bien d'autres, lui ; et je suis bien aise de le rendre un peu jaloux.

Le rôle que voulait me faire jouer cette enfant, ne me plaisait qu'à demie, mais je l'acceptai cependant, pensant que je l'avais peut-être joué plus d'une fois sans le savoir.

Je lui promet donc de la reconduire chez sa mère si Jos se fâchait.

Le *rill* qui se dansait quand j'entrai venait de finir ; je m'avançai avec une jolie partenaire.

—Oh ! dit-elle, vous n'avez pas payé votre *rill*, et ça se paye d'avance.

—Mais à qui payer ?

—A Mlle Milie, qui est dans le coin, là-bas, près de la table, et qui vend la boisson.

Je vais à Mlle Milie, femme d'une quarantaine d'années, défigurée par la petite vérole qui, en passant, lui avait enlevé un œil. Elle vivait de la recette de ses bals, fort à la mode, me dit ma partenaire, dans tout le fort *Truyau*. Je lui payai 5 livres pour dix *rills* (on va croire que je me proposais de danser horriblement), et je me mets en devoir de faire valoir mes capacités. Oui, mais il y avait cinq à six couples en place, et Jos avait choisi une autre danseuse.

—Prenez garde, me dit Sophie (c'est ainsi que la Grand'Milie avait nommé ma partenaire), ça pourrait tourner mal, car il est jaloux de vous, je le vois bien ; et puis Coq va te faire étriver, lui qui danse avec sa sainte. Tu ferais mieux d'attendre à l'autre *rill* ; il pourrait y avoir du train.

—Comme vous voudrez, Mlle, lui dis-je ; allons nous rasseoir.

Au fait, je n'avais pas très envie de danser, et j'aimais autant voir la fête que d'y prendre part. D'ailleurs, je ne craignais plus les reproches de mesquinerie, j'avais payé. J'écoutais et je regardais, sans pourtant oublier ma Sophie à laquelle j'adressais force compliments.

—Dis-donc, Jos, dit Coq, ça te casse le monsieur.

—Quoi ?

—Sophie !

—Je m'en f... comme de ma première chemise.

—Fort bien, on laisse faire ce qu'on ne peut pas empêcher.

—Va au diable, si je voulais de ta Julie, avec ses yeux bleus tirant sur le vert, tu ne *durerais* pas toujours, va !

—Oai, mais en attendant ça te casse toujours.

On sent bien que Sophie n'avait pas entendu ce dialogue.

Le *rill*, cependant, commença. Jos dansait comme un enragé, Coq riait, en dansant de l'air le plus moqueur et le plus narquois possible. D'autres, échauffés par des mouvements à se disloquer les membres, jetaient bas leurs gilets, dans un coin, sans que ça les dérangeât le moins du monde ; quelques-uns faisaient partir leurs souliers par une brusque secousse du pied et restaient en chaussons ; personne n'en faisait de cas, je restais seul étonné, mais je me gardais bien de le paraître.

Les musiciens, le joueur de violon, le fifre et le tambour, étaient bien les trois figures les plus prétentieuses que j'aie jamais vues en fait de figures artistiques. Au reste, l'admiration dont ils étaient l'objet les justifiait d'une partie de leur prétention.

En effet tout allait pour le mieux ; le violon n'avait qu'une note et demie plus bas que le fifre, (un fifre doit toujours être plus haut qu'un violon), et le tambour suivait ses compagnons de loin, bien loin. Il était bien excusable, car il jouait si fort, si fort, qu'il ne devait entendre ni le violon ni le fifre.

Un incident ou un accident, comme l'on voudra, suspendit un instant la danse. Le joueur de violon, le plus imposant des trois, eut le malheur de manquer son chevalet et alla s'enfoncer l'archet dans une des narines ; le fait est véritable. On ne parvint qu'avec peine à le lui arracher du nez. Il en fut quitte pour un saignement de nez de quelques minutes, et il nous dit que la chose lui était déjà arrivée plus d'une fois dans la chaleur de l'exécution.

Une abondante *gobe* de whiskey qu'on lui fit prendre (malheureux whiskey !) le remit complètement et lui fit oublier l'écart imprévu de son maudit archet. Au reste, je puis dire sans médisance ou plutôt sans calomnie, que s'il n'eût prit que ce seul verre de boisson, son archet ne se serait pas écarté de la route ordinaire et accoutumée.

Cette épisode avait, comme de raison, interrompu la danse, de sorte qu'un autre *rill* se préparait, sans faire trop d'attention à notre pauvre joueur de violon.

Je m'avance donc de nouveau avec Sophie. Tiens, voilà que Jos vient se placer justement devant nous avec la Julie de Coq. J'allais encore me retirer, car je ne dansais que pour obliger ma partenaire, lorsque mademoiselle Milie s'avance au milieu de la salle :

—Dis donc, Jo, t'imagines-tu empêcher monsieur de danser toute la veillée ? Ah ! tu te tromperas, mon vieux, il dansera où j'y perdrai mon nom.

Il paraît qu'ils se connaissent depuis longtemps. Jos obéit sans mot dire et se retira, disant qu'il ne m'avait pas vu. Nous dansons donc, Sophie et moi, accompagnés de quatre à six autres. Quoique ma partenaire parût s'acquitter de sa besogne à merveille et que je fisse de mon mieux, je m'aperçus que l'attention se portait tout entière sur un autre couple, que Sophie me dit être les deux plus habiles du quartier dans cette branche.

Tout à coup, tout le monde qui dansait se retira de place. J'en fais autant ; le couple admiré resta seul au milieu de l'appartement. Le tout se fit comme par enchantement. Chacun se place de son mieux pour voir les deux danseurs, les uns accroupis par terre, les autres montés sur les bancs. Deux chandelles se détachent de la cloison et viennent, portés par deux garçons d'une douzaine d'années, s'abaisser jusque sur le plancher afin que l'on aperçut mieux les pas et les tours de force qu'allaient faire les heureux danseurs.



M. L'ABBÉ J.-A. LEFEBVRE

Nous publions le portrait de M. l'abbé J.-A. Lefebvre qui vient de célébrer le quinzième anniversaire de son élévation à la prêtrise. M. Lefebvre est un ancien élève du Séminaire de Saint-Sulpice, à Montréal.

Ordonné prêtre par Mgr Fabre le 21 décembre 1878, il passa une année au collège de Montréal, puis deux autres à l'évêché de Sherbrooke comme assistant secrétaire et vicaire. Il dirigea ensuite pendant dix ans, comme curé, la paroisse de Saint-Camille qu'il quitta en octobre 1891, au grand regret de ses ouailles, pour se rendre à Sherbrooke-Est où il remplaça M. l'abbé H.-A. Chalifoux, appelé lui-même à combler le vide causé par la mort du regretté M. Dufresne, V.-G.

M. Lefebvre est donc, depuis deux ans, curé de la paroisse de Sherbrooke Est, où il compte autant d'amis que de paroissiens. Nous lui offrons nos hommages à l'occasion de ce grand anniversaire.

#### LE PAPIER DE FAMILLE

Dans les familles, on conserve avec un grand soin certains objets, souvent de peu d'importance en eux-mêmes, mais dont le prix est inappréciable lorsqu'ils se rattachent à quelques souvenirs du passé. De ce nombre sont les *papiers* de famille. Quelle famille n'a pas ses papiers ?... C'est un vieux folio où l'aïeul a enregistré, jour par jour, la note de la dépense et de la recette ; c'est le journal de la grand'maman où, dans sa jeunesse, elle a inscrit ses impressions quotidiennes ; c'est le livre de ménage où l'époux dit les époques mémorables de sa vie, où la mère annonce la naissance de sa fille ; c'est le carnet de jeune fille où elle confie ses petits plaisirs et ses grands chagrins ; c'est même le livret tout barbouillé, malpropre, maculé d'encre et de poussière du turbulent écolier. Ces papiers sont pour toutes les circonstances et pour tous les besoins ; il y en a de toutes les sortes et sur tous les sujets. De génération en génération, ces papiers se transmettent. On les garde avec un soin précieux parce qu'on voit là, en eux, l'image d'un ancêtre, le souvenir d'une époque importante. Ils sont comme le lien qui nous rattache aux choses anciennes et aux hommes passés. La plupart sont d'une écriture jaune, illisible, d'un papier usé, racorni, sans commencement ni fin : qu'importe, on les conserve avec plus de soin encore. Et on a raison, car ce sont les *archives* de la famille.

EDMOND LARÉAU

Les demoiselles qui veulent plaire à leurs amoureux se font un devoir d'acheter l'*Ami du Salon* par Mlle Nitouche. Il sait distraire et amuser tous le monde. Prix 10c. G. A. et W Dumont, 1826, rue Ste-Catherine.

*Alfred Pithes*

(La fin au prochain numéro)



JANVIER		FÉVRIER	
1 L	St Germain	1 J	St Brigitte
2 M	St Basile	2 V	St Valentin
3 J	St Gervais	3 S	St Urbain
4 J	St Rigobert	4 D	St Quinquages
5 V	St Amé	5 L	St Agathe M
6 S	St Eusebe	6 M	St Mardi gras
7 O	St Melanct	7 M	St Georges
8 L	St Lucien	8 J	St Irma
9 M	St Marcellin	9 V	St Apolline
10 M	St Paul	10 S	St Scholast
11 J	St Theophile	11 D	St Quinquages
12 V	St Arsade	12 L	St Valthe
13 S	St Bapt V S	13 M	St Gertrud
14 D	St Hilare	14 M	St Valthe
15 L	St Marcellin	15 J	St Justine
16 M	St Marcel	16 V	St Odesme
17 J	St Antoine	17 S	St Theobald
18 J	St Proce	18 D	St Agathe
19 V	St Salpe	19 L	St Agathe
20 S	St Sebastien	20 M	St Agathe
21 M	St Vincent	21 M	St Agathe
22 J	St Remy	22 J	St Isidore
23 V	St Remy	23 V	St Isidore
24 S	St Remy	24 S	St Isidore
25 D	St Remy	25 D	St Isidore
26 L	St Remy	26 L	St Isidore
27 M	St Remy	27 M	St Isidore
28 J	St Remy	28 J	St Isidore
29 V	St Remy	29 V	St Isidore
30 S	St Remy	30 S	St Isidore
31 M	St Remy	31 M	St Isidore

MARS		AVRIL	
1 J	St Marcellin	1 D	St Etienne
2 V	St Marcellin	2 L	St Etienne
3 S	St Marcellin	3 M	St Etienne
4 D	St Marcellin	4 M	St Etienne
5 L	St Marcellin	5 J	St Etienne
6 M	St Marcellin	6 V	St Etienne
7 J	St Marcellin	7 S	St Etienne
8 V	St Marcellin	8 D	St Etienne
9 S	St Marcellin	9 L	St Etienne
10 D	St Marcellin	10 M	St Etienne
11 L	St Marcellin	11 M	St Etienne
12 M	St Marcellin	12 J	St Etienne
13 J	St Marcellin	13 V	St Etienne
14 V	St Marcellin	14 S	St Etienne
15 S	St Marcellin	15 D	St Etienne
16 D	St Marcellin	16 L	St Etienne
17 L	St Marcellin	17 M	St Etienne
18 M	St Marcellin	18 J	St Etienne
19 J	St Marcellin	19 V	St Etienne
20 V	St Marcellin	20 S	St Etienne
21 S	St Marcellin	21 D	St Etienne
22 D	St Marcellin	22 L	St Etienne
23 L	St Marcellin	23 M	St Etienne
24 M	St Marcellin	24 J	St Etienne
25 J	St Marcellin	25 V	St Etienne
26 V	St Marcellin	26 S	St Etienne
27 S	St Marcellin	27 D	St Etienne
28 D	St Marcellin	28 L	St Etienne
29 L	St Marcellin	29 M	St Etienne
30 M	St Marcellin	30 J	St Etienne
31 J	St Marcellin	31 V	St Etienne

MAI		JUIN	
1 M	St Phil	1 V	St Phil
2 J	St Phil	2 S	St Phil
3 V	St Phil	3 D	St Phil
4 S	St Phil	4 L	St Phil
5 D	St Phil	5 M	St Phil
6 L	St Phil	6 M	St Phil
7 M	St Phil	7 J	St Phil
8 J	St Phil	8 V	St Phil
9 V	St Phil	9 S	St Phil
10 S	St Phil	10 D	St Phil
11 D	St Phil	11 L	St Phil
12 L	St Phil	12 M	St Phil
13 M	St Phil	13 J	St Phil
14 J	St Phil	14 V	St Phil
15 V	St Phil	15 S	St Phil
16 S	St Phil	16 D	St Phil
17 D	St Phil	17 L	St Phil
18 L	St Phil	18 M	St Phil
19 M	St Phil	19 J	St Phil
20 J	St Phil	20 V	St Phil
21 V	St Phil	21 S	St Phil
22 S	St Phil	22 D	St Phil
23 D	St Phil	23 L	St Phil
24 L	St Phil	24 M	St Phil
25 M	St Phil	25 J	St Phil
26 J	St Phil	26 V	St Phil
27 V	St Phil	27 S	St Phil
28 S	St Phil	28 D	St Phil
29 D	St Phil	29 L	St Phil
30 L	St Phil	30 M	St Phil
31 M	St Phil	31 J	St Phil



SEPTEMBRE		OCTOBRE	
1	S. Leu & Gil	1	L. Romm. ev.
2	D. Lazare	2	M. ss. Angus g.
3	L. Grégoire	3	M. s. Gerard
4	M. s. Rosalie	4	J. s. Fr d'A
5	M. s. Bertie	5	V. s. Constant
6	J. s. Onesiph.	6	S. s. Arthur PQ
7	V. s. Cloud PQ	7	D. s. Serge
8	S. Val de la V.	8	L. s. Brigitte
9	D. s. Omeo. ev.	9	M. s. Denis, ev.
10	L. s. Palchone	10	M. s. Fr. de B
11	M. s. Hyacinthe	11	J. s. Quirin
12	M. s. Scraphin	12	V. s. Willrid
13	J. s. Maurice	13	S. s. Edouard
14	V. s. Exalt. Cr	14	D. s. Caliste PL
15	S. s. Nicom. Pl	15	L. s. Thereso
16	D. s. Cyprien	16	M. s. Léopold
17	L. s. Lambert	17	M. s. Edwige
18	M. s. Sophie	18	J. s. Luc, ev.
19	M. s. Javne. of I	19	V. s. Savinien
20	J. s. Costachto	20	S. s. Aurelien
21	V. s. Mathieu	21	D. s. Ursule PQ
22	S. s. Maurice PQ	22	L. s. Moderan
23	D. s. Lin. p. Aut	23	M. s. Ilarian
24	L. s. Anouche	24	M. s. Raphaël
25	M. s. Firmin	25	J. s. Crépin
26	M. s. Justine	26	V. s. Evariste
27	J. s. Comès D.	27	S. s. Abraham
28	V. s. Wencesl	28	D. s. Simon NL
29	V. s. Michel NL	29	S. s. Donat
30	D. s. Jérôme	30	M. s. Arsène
		31	M. s. Narc. c. J

NOVEMBRE		DÉCEMBRE	
1	J. TOUSSAINT	1	S. s. Etier
2	V. Les Noirs	2	D. s. Avert
3	S. s. Hubert	3	L. s. Claude
4	D. s. Charles	4	M. s. Barbe
5	L. s. Theod. PQ	5	M. s. Sabas PQ
6	M. s. Léonard	6	J. s. Nicolas
7	M. s. Ernest	7	V. s. Ambroise
8	J. s. Beliques	8	S. s. Inn. Couv
9	V. s. Matburia	9	D. s. Lrocodie
10	S. s. Juste	10	L. s. Julio
11	D. s. Martin	11	M. s. Damaso
12	L. s. Beno, ev.	12	M. s. Constant PL
13	M. s. Bruce PL	13	J. s. Lucie
14	M. s. Philom.	14	V. s. Nicene
15	J. s. Eugenie	15	S. s. Renée
16	V. s. Ednie	16	D. s. Adelaide
17	S. s. Agnan	17	S. s. Olympie
18	D. s. Matune	18	M. s. Gatien
19	L. s. Fisaeth	19	V. s. Tim. v. PQ
20	M. s. Edm. DQ	20	J. s. Philogène
21	M. s. Pr. de la V.	21	V. s. Thomas Riv.
22	J. s. Cecile	22	S. s. Honorat
23	V. s. Clément	23	D. s. Victorie
24	S. s. Flore	24	L. s. Irmine P. J.
25	D. s. Catherine	25	M. NOEL
26	L. s. Pierre d'A	26	M. s. Etienne
27	M. s. Severin NL	27	J. s. Jean, ev. NL
28	M. s. Sosthene	28	V. s. Innocents
29	J. s. Saturnin	29	S. s. Eleonore
30	V. s. André	30	D. s. Rorer
		31	L. s. Sylvestre

MAI	JUIN	JUILLET	AOÛT
1	M. s. J. & Phil	1	D. s. Martial
2	M. s. Am-nase	2	L. s. de la V.
3	J. ASCENSION	3	M. s. Anastie NL
4	V. s. Pelage	4	M. s. Berthe
5	S. s. P. V. NL	5	M. s. Zo. ...
6	M. s. Jean P. L.	6	V. s. Domique
7	L. s. Stanislas	7	S. s. Aubierge
8	M. s. Désire	8	D. s. Virgine
9	M. s. Gregoire	9	S. s. Cyrille PQ
10	M. s. Antonin	10	M. s. Felice
11	V. s. Mauric	11	M. s. Tr. s. Bogit
12	S. s. Act. y PQ	12	M. s. Guibert
13	D. PENTECOTE	13	V. s. Eugene
14	M. s. Bonifac	14	S. FÊTE NATION
15	S. s. Denise	15	D. s. Henri
16	M. s. Honorat	16	L. s. Hélier
17	J. s. Pascal	17	M. s. Alexis PQ
18	V. s. Venant	18	L. s. Camille
19	M. s. Yves. Pl.	19	M. s. Gervais
20	D. s. Juste	20	M. s. Sylvere
21	L. s. Hippolyt	21	J. s. Moen. Eté
22	M. s. Euphr	22	V. s. Alban
23	V. s. Odor	23	S. s. Felix
24	J. s. Pierre. Dirc.	24	D. Nat. s. J. B.
25	V. s. Etienne	25	M. s. Gillaume
26	M. s. Philippe N.	26	S. s. David DQ
27	D. s. Herveit DQ	27	M. s. Crescent
28	M. s. Germain	28	J. s. Leon H. J.
29	M. s. Maximin	29	V. s. P. et P.
30	M. s. Ferdinand	30	S. s. Emileann
31	J. s. Petronille		





## LA FILLE DU PHARE

I

Quand la nuit avec les brumes  
Sautait le prochain enclos,  
A l'heure où montaient des flots  
Les corysas et les rhumes,  
Le feu brillait en la tour,  
A cinq fois, en cinq lanternes  
Qui regardaient, grands yeux ternes,  
Dans la vague, tour à tour.

Les pêcheurs hâlaient leur barge,  
Sabotant dans les galets,  
Puis les trilles aigrelots  
Des derniers oiseaux du large  
Se mouraient comme un "bonsoir."  
Quand je n'oyais plus l'haleine  
D'être vivant dans la plaine,  
Sous la tour j'allais m'asseoir.

Grands pavillons de fanfare  
Aux doux reflets argentins,  
Les fanaux brillaient, lointains,  
Laisant l'ombre au pied du phare.  
Le cœur me battait d'émoi,  
J'attendais, blotti dans l'ombre,  
Qu'arrivât ma beauté sombre  
Plus tremblante encor que moi.

Nous passions des heures folles,  
Lèvre à lèvre et front à front  
Ainsi que les amants font,  
Coupant nos douces paroles  
D'embrassements infinis.  
Mais aujourd'hui la mer brame,  
On entend plus une rame,  
Ce n'est plus le temps des nids.

II

La neige emplit le banc de pierre  
Où nous avions nos rendez-vous,  
Les fanaux semblent des yeux doux,  
Avec des pleurs sous la paupière.  
Et je suis revenu souvent  
Ici, pleurer des larmes vraies,  
Frissonner aux cris des orfraises  
Et trembler aux baisers du vent.

"Ne m'aimais-tu qu'au temps des roses,  
Au temps des foins, au temps des blés?  
Tous nos plaisirs sont-ils sablés  
Ainsi qu'on sable les vins roses  
Sans les déguster seulement?  
Que peut l'hiver aux doigts des fées,  
Aux belles filles réchauffées  
Contre le cœur de leur amant?"

"La mémoire est si peu fidèle!  
Tant d'autres sont ensevelis  
Dessous la neige des oublis,  
Dessous le mépris de leur belle?  
De décembre aux soirs du printemps  
Je n'ose envisager l'espace,  
Je redoute que l'amour passe  
Comme autre chose, avec le temps."

Je la rencontre sur ma route  
Quelquefois.—Je n'arrête pas—  
Mon cœur bat bien un peu tout bas,  
Il palpète un peu fort sans doute;  
Mais la fille n'a plus d'amour,  
Je le vois bien en son sourire,  
Elle s'éloigne sans rien dire.  
Je n'y prendrai plus garde un jour.

A un monde nouveau, il faut une science politique nouvelle.—A. de JACQUEVILLE.

La distinction consiste à ne pas se faire distinguer.—JULES CLARETIE.

Il semble que le repos soit impossible aux natures d'élite : le travail est leur vie.—E.-Z. MASSI-COTTE.



## LÉGAREE

I

—Où planterons-nous notre tente? disait Louis Lemay, un jeune homme brun, grand et beau, à Marguerite Lefebvre, la jolie fillette blonde, aux yeux bleus, qu'il venait d'épouser. Nous ne sommes pas riches, je n'ai que quelques économies.

—Et ma dot est fort mince, cher Louis.

—Nous avons de quoi acheter un lopin de terre dans le comté de Saint-Anicet, où nous serions un peu éloignés de nos parents, c'est vrai. Mais aimeras-tu à faire le sacrifice de venir vivre avec moi dans les bois, ma Marguerite!

—Où il te plaira, mon bon Louis, tu sais bien que je te suivrai.

—Nous irons donc ensemble, ma douce enfant, déboiser notre part, puisque la solitude et les privations ne t'effraient pas, puisque tu es aussi confiante que moi dans l'avenir.

—Ne nous suffit-il pas, pour être heureux, de nous trouver l'un près de l'autre?...

II

Une petite chaumière s'élevait, quelque temps après, au milieu des chênes et des sapins de la forêt. Etroite, basse, avec une seule porte, une seule fenêtre, elle était construite de pièces de cèdres, bousilles en torchis, avec le toit de chaume, située loin des voisins dont il n'était pas possible d'apercevoir les habitations.

Mais le bonheur ne choisit point les palais de préférence.

C'était vers la fin du beau mois d'octobre, les gais chanteurs s'organisaient en concert pour les derniers foins sous le feuillage jauni, nuancé, et les papillons d'automne voltigeaient par essaim.

Marguerite achevait de dresser la frugale table et de mettre deux couverts, quand Louis entra tout en sueur, après avoir déposé sa hache au pignon de la maisonnette.

—J'ai bien faim, mon amie, dit-il.

—Moi aussi, j'ai faim, et nous allons bien manger. J'ai de la bonne soupe, des patates, mais le pain commence à être sec et c'est tout ce qu'il m'en reste.

Ils dinèrent avec gaieté et bon appétit.

—Il faut que j'aie emprunté un levain pour boulanger, dit Marguerite à son mari, qui l'embranchait avant de retourner à son ouvrage.

—N'as-tu pas peur, ma bonne? je pourrais t'accompagner.

—Oh! non, j'y ai déjà été une fois avec toi, j'ai bien remarqué le chemin, et je serai de retour à bonne heure.

—C'est bien, au revoir ma chérie.

—Au revoir et courage, mon Louis.

III

Louis vit de loin sa femme qui s'éloignait, après avoir mis un châle sur son dos, et un grand chapeau de paille sur sa tête. Elle allait vite, sûrement, et il la perdit bientôt de vue.

—Je la rendrai bien heureuse, je travaillerai rudement, pensait-il, en continuant à abattre les géants qui étendaient leurs branches à moitié dénudées, l'aisance que j'acquerrai compensera pour les mortifications que nous sommes obligés de souffrir maintenant. Buchons, défrichons, semons!

"Creusons, fouillons, bêchons, ne laissons nulle place où la main ne passe et repasse."

Il retourne joyeux, plein d'espérance vers sa chaumière. La porte en est fermée, la cheminée ne fume pas. Pourtant c'est l'heure du souper.

Marguerite ne serait-elle pas encore rentrée? Il ouvre, plein d'anxiété : la maison est déserte... Il appelle et ne reçoit point de réponses. Mais le jour baisse, baisse... Serait-elle restée chez les Michelet, surprise par la brume qui vient vite en octobre?... Il part, suit, en courant, la route qu'elle a parcourue, et arrive chez les voisins qui le reçoivent tout étonnés. Il s'informe...

—Mais il y a longtemps qu'elle est repartie, dit la bonne femme Michelet, après que je lui eusse donné un levain et un petit pain pour attendre sa fournée prochaine.

—Ha! s'écria-t-il, avec douleur, elle est égarée dans les bois, alors.

Il part, poursuit ses recherches toute la nuit noire, avec le bonhomme Michelet qui porte le flambeau, mais leurs démarches sont sans fruits. Louis se lamente, pleure.

—Ma femme va être dévorée par les bêtes sauvages ou mourir de frayeur, murmure-t-il, avec désespoir.

—Ne pleure pas, mon enfant, reprend le vieux colon, nous la retrouverons, elle te sera rendue. Je retourne chez moi, viens avec moi. Nous montons à cheval, et nous allons demander l'aide des sauvages de la tribu de Saint-Régis qui connaissent la forêt mieux que leur squaw.

IV

Les enfants des bois reviennent avec eux au nombre de six, se mettent à sillonner les lieux en tous sens, tirent du fusil, lancent des cris d'appel. Louis les suit, criant le nom de sa Marguerite, sachant qu'elle reconnaîtra sa voix. Puis ils s'arrêtent, écoutent, mais n'entendent rien... Ils s'avancent encore et renouvellent leurs manœuvres. Ils ont déjà visité la forêt presque entièrement durant cette journée, et la nuit descend encore lugubre, cependant ils ne veulent pas relâcher avant d'avoir obtenu le succès, et Louis les presse... Que le temps lui paraît long dans son attente!... Encore une journée et encore une nuit se passent inutilement... Le froid est vif pour la saison, le ciel est sombre, la neige tombe légère...

—Elle sera morte, gémit le malheureux époux, d'où vient donc que la Providence me favorise si peu?

Ses vêtements en lambeaux, abimé sous le poids du chagrin, n'ayant pour ainsi dire plus conscience de ce qu'il fait, le pauvre garçon marche à présent lentement derrière les sauvages qui sont toujours vigilants, alertes.

Soudain, l'un d'eux entend de longs gémissements. Il rassemble ses frères. Louis tressaille et se réveille à cette voix qu'il reconnaît; en avant d'eux il se dirige vers l'endroit d'où semblent venir ces sons. Les sanglots soulèvent sa poitrine, quoi qu'il veuille retenir ses larmes. Les arbres sont serrés, vierges de la hache des bûcherons, les broussailles obstruent l'étroite route... Il aperçoit un lambeau de la robe de sa femme chérie. A travers les arbrisseaux, il voit sa Marguerite, et il vole... Elle est là, assise sur la mousse, appuyée sur un gros tronc de chêne, la tête penchée sur son sein, ses cheveux tout dénoués, couverte de flocons de neige, semblable à un être privé de sentiment. Le levain et le petit pain sont à côté, tels qu'ils étaient.

Les sauvages s'asseyent, en repos, et regardent impassibles.

Louis s'approche doucement de sa tendre épouse, la prend dans ses bras.

—Ma pauvre Marguerite! dit-il, en la couvrant de baisers, pardonne moi de n'avoir pu arriver à toi avant cet instant. Que tu es pâle! que tu as dû souffrir!

—C'est toi, mon cher Louis, répond elle, en lui passant ses deux bras glacés autour du cou, où sommes-nous donc? Pourquoi ces hommes sont-ils là, si près de nous, avec leurs fusils? Ils ne nous veulent pas de mal, n'est-ce pas? ajouta-t-elle, en se blottissant sur son cœur.

—Non, calme-toi, ma bien-aimée, c'est dans la forêt que nous nous trouvons.

—Je me suis donc égarée... Ah! je me souviens... Oui, j'ai eu peur, j'ai cru que je ne te reverrais plus, et j'ai longtemps marché en pleu-

rant, puis je suis tombée de faiblesse ici, et je ne sais pas depuis combien de temps.

—Pauvre Marguerite !

—J'ai froid, j'ai les pieds gelés, je crois bien.

Louis la déchausse, la couvre de son long manteau, la réchauffe pendant que les compagnons, construisent une litière sur laquelle il la dépose chaudement enveloppée, et ils prennent tous ensemble le chemin de la chaumière.

V

Les heureux chercheurs, pleins d'allégresse d'avoir rendu à leur frère blanc sa femme si belle et si douce, furent récompensés amplement.

Marguerite fit une longue maladie durant laquelle Louis la soigna avec amour, ne la quittant pas d'un moment. Elle revint à une bonne santé, seulement tous les ongles des doigts de ses pieds tombèrent à cause du froid qu'elle avait enduré.

—Aimes-tu encore à demeurer ici, ma bien-aimée, lui dit-il, quand il la vit parfaitement rétablie ?

—Pourquoi me demandes-tu cela ? Ne te trouves-tu pas bien, toi ?

—Ah ! je pensais que tu préférerais retourner vers tes parents après l'épreuve que tu as subie, et que tu n'aurais pas eue si je ne t'avais pas amenée si loin, si loin . . .

—Ah ! ne parle pas ainsi, ne soupire plus, je suis heureuse ici, mais je ne sortirai plus jamais seule si tu veux, ajouta-t-elle, en le caressant doucement.

—Chère enfant de mon cœur, répondit-il, en la pressant dans ses bras robustes, ma vie, mon amour, mon courage !

Et ce jeune homme et cette jeune femme, dont les jours furent des jours pleins d'ivresse, devaient être mes bisaisieuls maternels.

Augustin Tellis.

### PETIT CONTE RUSSE



DÉCEMBRE est là et les neiges plus épaisses encore que de coutume couvrent, cachent, ensevelissent presque les petites bâtisses de Petropawlowk. Adossée pour ainsi dire à l'immense chaîne des monts Ourals, imposante trainée de

rocs s'étendant au loin, à perte de vue, semblable à l'échine de quelque monstre aux proportions gigantesques, la bourgade est exposée au vent froid qui soufflé en tempête du nord sibérien. La Tawda gelée étreint en son large ruban de glace épaisse, d'énormes blocs fixés là depuis que le torrent produit par la fonte des neiges, l'an dernier pendant les quelques semaines de température plus clémente, les a charriés du versant de la crête qui se dresse sinistre sous le ciel de plomb. L'aspect morne de l'agglomération cadre avec l'effrayante solitude qui l'environne ; pas un bruit, pas un être vivant : on dirait un coin de sol séparé du reste de la terre, sur lequel pèse un implacable exil.

Pourtant, tout n'est pas inerte dans ce vaste tombeau creusé en pleine nature aux confins de l'Europe. Là bas, tout là-bas, au bout opposé du bourg une mince colonne de fumée s'élève au-dessus d'un toit à peine visible tant la neige contribue à niveler le vallon dans lequel s'abrite Petropawlowk.

Dans l'habitation, simple assemblage de grosses pierres assujetties pêle-mêle et reliées entre-elles par une sorte d'argile, près d'une table se tiennent deux êtres : l'homme et la femme, en proie aux tortures de la faim et du froid. Dans un coin de la chambre, près du poêle qu'alimentent quelques morceaux de bois, débris d'une chaise, jetés dans le foyer pour élever de quelques degrés la température, sont couchés deux tout petits enfants. La mère s'est dépouillée de ses plus chauds vêtements pour les en entourer. Pâles, ils gisent là comme s'ils dormaient et, parfois une étincelle plus vive jaillissant

du foyer, éclaire leurs faces livides où se lit la souffrance causée par la privation. Quelques fois aussi, un frisson convulsif, sinistre avant-coureur de la mort qui s'approche, secoue ces corps humains. L'homme, les coudes sur la table soutenant sa tête, regarde dans le vague, sourcils froncés et poings crispés tandis que la femme atterrée pleure silencieuse en contemplant ses chéris qu'hélas elle ne peut secourir . . .

Toujours, au dehors, le vent chasse la neige en tourbillons serrés . . .

La femme vient de se lever. Subitement sa voix plaintive rompt le silence :

Nicolas, pauvre ami, que vont devenir nos enfants ; qu'allons nous devenir ! Ils se meurent, grand Dieu ! et rien à leur donner de quoi manger au moins, les sauver pour quelques heures encore. Nicolas, est-ce donc là la récompense de notre vie de travail et d'efforts !

Nicolas à ses cris s'éveille ; lentement, il lève la face, secouant le torpéur qui l'envahit.

Nishna, dit-il, Nishna, brave femme ! Je n'ai rien, tu le sais. De nos provisions j'ai tout donné et s'il ne nous arrive un secours inespéré, c'est fini pour nous tous !

Et son engourdissement le regagnant, il retombe en sa prostration, les yeux errants, la poitrine soulevée par des sanglots qu'il s'efforce de maîtriser.

Pendant un moment aucun d'eux ne dit mot.

Ami ! reprend Nishna, soudainement s'accrochant à un espoir qu'elle croit déjà réalisé dans son imagination de mère aimante, ami, le Père, l'Empereur, doit être informé du fléau qui frappe ses sujets dans toute cette partie de ses états. Le Père est bon, il doit le savoir ; il le sait ; il enverra du secours !

—Nishna ! Nishna ! ne parle pas de l'Empereur, ici, en ce moment surtout ! Ne me force pas à blasphémer ! Voilà trois mois que la famine sévit et que serions-nous devenus si nous et nos voisins n'avions pas eu de provisions ! Maintenant, il y a cinq jours qu'elles sont épuisées et c'est la fin te dis-je ! Peut-être eût-il mieux valu qu'elle vint plus tôt. Elle eût raccourci nos peines. Déjà, depuis deux jours, Welka est morte ; son homme, Oneg, est venu me le dire matin avant que l'avalanche n'ait obstrué le dernier passage. Elle repose à présent là, à quelques pas d'ici, au bord de la Tawda ; j'ai aidé à creuser la fosse. C'est la fin te dis-je !

Trois mois, que la famine sévit, le Czar le sait ! Depuis Cholmagory jusqu'à Jekaterinenat au sud et Bresow au nord, le pain manque, il y a déjà trois longues semaines ; bien plus, la cupidité de certaines gens, russes comme nous, et qui se disent nos frères, les a poussés à accaparer les grains et c'est au poids de l'or que les riches seuls se procurent de la nourriture.—Ivanovitch me la conta la semaine dernière à son retour de Perm où il avait été en trique pour chercher quelque moyen de subsistance. Cette nouvelle lui avait été assurée. Il est revenu à vide, lui, pauvre comme nous, préférant la mort au milieu des siens, au lâche abandon. Brave Ivanovitch ! Depuis, la neige n'a cessé de tomber et le vent froid soufflant du désert achève de nous préparer un tombeau. Le Père sait tout cela Nishna ! Le courrier de Perm doit le lui avoir appris et même, sans ce courrier, n'y a-t-il pas assez de fils télégraphiques de Jekaterinbourg à Kasan, Nischni-Nowgorod, Moscou et Pétersbourg ! Ne me parle pas du Père, te dis-je, Nishna !

—Pardonne Nicolas, pardonne ! Tu as raison, ce dernier espoir est aussi déçu ! Pardonne ! Pauvres enfants, pauvres enfants ! Demain, tantôt, peut-être, ce sera la fin. Et, tant mieux, plus de souffrances au moins !

D'autant cela Nishna, la pauvre mère, s'avance auprès de la couchette où reposent ses deux chéris. Horreur ! La mort rapidement étreint ces deux êtres en proie aux tortures de la faim atroce. Déjà, l'un d'eux convulsivement se tord raidissant son pauvre corps comme pour le soustraire à une main invisible dont les doigts l'enserrent. Ses yeux, un instant fixés avec égarement ceux de la femme affolée, haletante, et subitement se voilent tandis qu'un faible soupir s'échappe d'entre ses lèvres. La mort a fait son œuvre ; la faim a tué cet innocent !

—Nicolas, grand Dieu ! Nicolas ! . . . Pawlo se meurt . . . Pawlo est mort . . . Miséricorde !

Alors, Nishna défaillante, et Nicolas sombre se penchant sur ce grabat, palpent, fous de douleur, ce corps que la vie a quitté.

Mort . . . il est mort de faim ! s'écrie Nicolas ; puis, résigné, stoïque, il ajoute, et demain, demain, plus aucun de nous ne souffrira ! . . .

A Pétersbourg, à la même heure, au palais impérial, sous la quadruple rangée des becs de gaz illuminant la salle à giorno, et tandis que l'orchestre des hussards de la garde exécute un prélude de de valse entraînant, l'élite des gens de cour promène à pas mesurés leurs dames en grande toilette de bal, leur décochant des madrigaux à la française.

COCCINELLE.

### CARNET DE LA CUISINIÈRE

*Oufs frais.*—Pour voir si un œuf est frais, mettez-le dans un plat d'eau froide et, si le petit bout de l'œuf reste à la surface, il est frais.

*Omelette au naturel.*—Cassez dans un vase la quantité d'œufs que vous jugerez à propos ; assaisonnez-les de sel fin, mettez y un peu d'eau ou de lait, et battez-les bien ; plus ils seront battus, plus votre omelette sera légère ; faites fondre du beurre dans une poêle sans qu'il chauffe ; versez-y vos œufs en continuant de les battre, et faites les cuire en secouant la poêle fort et souvent pour les détacher. Lorsqu'ils seront cuits, de belle couleur, vous glisserez dessous un petit morceau de beurre. Retournez votre omelette si vous le jugez à propos, ou contentez-vous de la plier en deux en la mettant sur un plat ; de cette façon, elle sera moins sèche, et par conséquent plus délicate.

*Civet de lièvre.*—Après avoir dépouillé, vidé et découpé le lièvre que l'on désire mettre en civet, et mis bien précieusement de côté le sang et le foie dans lequel on aura mis un peu de cognac, le faire revenir au beurre bien chaud, saler et poivrer. Ensuite, étant suffisamment revenu, y jeter un peu d'ail pilé ; on y met un peu de farine, mouiller ensuite avec une bouteille de bon vin rouge et du consommé, y joindre un bouquet garni, des champignons crus, des petits oignons, du lard revenu, laisser cuire une heure, un quart d'heure avant de servir, lier avec le sang et le foie que l'on verse avec précaution, afin qu'il ne coagule pas en cuisant et que la sauce soit bien lisse. Servir bien chaud. La sauce ne doit pas être trop longue. Le civet ne perd pas de sa saveur étant réchauffé.

### UN CONSEIL PAR SEMAINE

*La pétrole comme contre poison.*—Les ouvriers employés à la fabrication du blanc de céruse sont souvent incommodés par l'aspiration ou par la manipulation du plomb. Plusieurs correctifs ont été expérimentés contre ces accidents. Le dernier et le plus simple consiste à se frotter les mains avec un peu de pétrole. Cette opération répétée trois fois par jour suffit pour conjurer tout danger d'empoisonnement.

Le pétrole nettoie la peau, enlève la poussière du plomb et en empêche l'absorption. Il est probable que l'on obtiendrait un aussi bon résultat, si l'on employait ce remède dans les ateliers, où les ouvriers travaillent avec des sels de cuivre ou de mercure.

Poilopate se fait vieux, et il suffit de jeter un coup d'œil sur son crâne dénudé pour s'en convaincre.

Il faisait, dernièrement, une cour assidue à une jolie jeune fille.

—Je vous adore à deux genoux, lui dit-il.

—Vous pouvez dire à trois, lui dit la belle enfant, en jetant un regard moqueur sur son chef déplumé.

Inutile de dire que la flamme de Poilopate s'est subitement refroidie.

## UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU

Il y a une vingtaine d'années, un industriel de Montréal, M. Gagnon, mourait misérablement après avoir subi la ruine la plus radicale que puisse éprouver un honnête homme.

Il laissait, dans une détresse affreuse, une femme et un petit garçon de trois ans.

La pauvre veuve avait vainement sacrifié sa dot pour empêcher la catastrophe de se produire.

Bonne chrétienne, elle était résignée à son sort, mais son cœur se serrait à l'idée que son fils traînerait peut-être une existence misérable, faute de recevoir la brillante éducation que les deux époux, aux beaux jours de leur fortune, avaient rêvée pour lui.

L'infortunée se mit au travail. Fort instruite, elle donna des leçons de jour ; fort habile de ses doigts, elle exécuta, la nuit, des travaux à l'aiguille merveilleux.

Hélas ! ce surmenage lui donnait tout juste du pain, mais ne calmait nullement ses inquiétudes pour le présent et ses angoisses pour l'avenir.

Un ami d'enfance de son mari venait souvent la voir et parlait avec elle du cher défunt. Cet ami était riche, mais il connaissait la fierté digne de la veuve et n'osait lui offrir un secours pécuniaire que celle-ci, du reste, aurait refusé.

Il avait souvent songé aux moyens de procurer à la veuve Gagnon des ressources régulières et assurées qui lui permettraient de faire élever son unique enfant selon ses vœux, mais il n'avait rien trouvé. Il se bornait à faire donner à sa jeune femme des leçons de dessin dont celle-ci feignait d'avoir besoin afin d'enlever à son aumône déguisée tout caractère humiliant.

Un jour pourtant—la charité est si ingénieuse dans ses manifestations—il eut un trait de génie.

Visitant sa pauvre amie, il avisa dans un modeste cadre une vieille gravure jaunie datant de plus d'un siècle et représentant une scène d'intérieur assez banale.

—Tiens, dit-il, je ne vous connaissais pas cette gravure.

—Oh ! fit-elle, en souriant, c'est une gravure sans valeur que bébé a découverte je ne sais où, dans de vieilles paperasses. Il l'aurait déchirée, sans doute. J'avais un cadre vide où elle se plaçait d'elle-même, je l'ai utilisé voilà tout.

Une idée vint au visiteur :

—Tenez-vous beaucoup à cette gravure ?

—Mais non, dit-elle, et si elle vous plaît, à vous qui êtes amateur d'antiquités, vous pouvez la prendre. Je vous l'offre de bon cœur.

—Mme Gagnon, répondit gravement l'ami, si ce que vous m'offrez était sans valeur, je l'accepterais volontiers me contentant de celle que votre amabilité donnerait à ce souvenir. Mais c'est précisément la haute valeur de cette gravure qui a attiré mon attention. Je suis amateur, vous l'avez dit, et cette gravure me séduit. Confiez-la moi ; je vais la faire estimer par un expert et je vous en paierai le prix qu'il fixera. Voulez-vous ?

La veuve consentit

Quelques jours après, elle reçut la visite de son ami.

—J'ai soumis votre gravure à l'examen d'un expert de New York. Il en offre \$2,000. Comme je ne suis pas assez riche pour mettre une somme pareille à une gravure, je viens vous demander si vous consentez à la livrer à mon New-Yorkais à ce prix ?

La veuve était suffoquée.

Cette somme assurait la réalisation de son rêve, c'est-à-dire la possibilité d'armer son fils bien aimé contre les vicissitudes de l'existence.

Elle consentit, cela va sans dire, et, de ce jour, le bonheur, calme mais complet, entra dans sa modeste maison.

\* \*

Vingt ans après—c'était il y a un mois—une circonstance fortuite lui apprit le stratagème de son ami qui avait inventé l'histoire de l'expert et avait profité de l'ignorance de la pauvre femme pour lui faire accepter sans rougir une somme considérable.

Dès lors, elle n'eut plus qu'un but : rendre à

cet homme de bien, sous une forme ou sous une autre, l'équivalent de ce qu'elle en avait reçu.

Elle en trouva le jour même l'occasion. Apprenant que la fille de son bienfaiteur, frère enfant de dix huit ans, minée par l'anémie, déplorait sans espoir de guérison, elle se rendit mystérieusement auprès d'elle, lui fit prendre secrètement un breuvage en lui recommandant d'en faire un usage régulier.

Au bout de trois semaines, la jeune fille, au dire des médecins qui n'y comprenaient rien, était hors de danger.

On la questionna et elle finit par avouer que la veuve Gagnon lui fournissait en cachette la liqueur bienfaisante qui l'avait arrachée à la tombe. On examina cette liqueur qui n'était autre chose que l'émulsion à la crème d'huile de foie de morue de Boulanger, dont les médecins ne connaissent pas encore la merveilleuse efficacité.

Le père, étouffant de reconnaissance, tendait la main à sa vieille amie qui, radieuse, lui dit :

—Le proverbe ne ment pas : " Un bienfait n'est jamais perdu."

## NOTES ET FAITS

## Pronostics sur la température pour l'année 1894.

JANVIER.—Du 15 au 21, beau et froid.—21 au 28 changeant ; vent et neige par intervalles. (Vers le 22, pluie en plusieurs endroits de la province et grandes marées.)—Du 28 au 31, tempête de neige

\* \* \* \*

## Caractère, mœurs, usages et coutumes des différents peuples

Les *Javanais* sont de taille moyenne, ont le teint brun, sont paresseux et vains, mais très timides. Plusieurs indigènes de la Nouvelle Hollande sont noirs, les autres sont cuivrés, extrêmement laids, ont la vue très perçante, vivent de pêche et de chasse, sont très-cruels envers les étrangers.

La plupart des îles de la *Polynésie* sont habitées par des noirs d'un naturel doux et humain, les uns sont idolâtres, les autres adorent un Etre suprême.

\* \* \* \*

## Le repos du dimanche dans les pays protestants

Un journal de Magdebourg cite une application plaisante de la loi sur le repos du dimanche dans les pays protestants.

La femme d'un petit manufacturier envoya ses deux enfants chercher des tartes aux cerises chez un pâtissier du voisinage. Au bout d'un certain temps, les enfants revinrent, mais leur panier était vide.

Nous avons acheté les tartes aux cerises, dirent-ils à la mère, mais le monsieur n'a rien voulu laisser sortir de sa boutique, parce que c'était le jour du repos dominical. Il a dit que les gâteaux devaient être mangés dans sa boutique. C'est ce que nous avons fait, maman !

\* \* \* \*

## Une coutume chinoise.

Un journal de Londres raconte, d'après les relations de voyage d'un missionnaire français, le père Piron, que la coutume d'enterrer vivants les gens qui menacent de ruiner ou de déshonorer leurs familles, subsiste toujours dans plusieurs contrées de la Chine. Le missionnaire a connu une famille dont le chef, un passionné fumeur d'opium, avait, pour satisfaire son vice, aliéné tout son bien et vendu sa femme et ses enfants.

Un jour, plusieurs membres de sa famille se présentèrent chez lui, lui intimèrent l'ordre de les suivre, le conduisirent dans une forêt voisine et sans autre forme de procès, creusèrent une fosse où ils l'ensevelirent.

Le malheureux n'opposa aucune résistance, et demanda seulement comme suprême faveur qu'on lui couvrît le visage avec une touffe d'herbe.

Le P. Piron a eu connaissance de plusieurs exécutions du même genre, Il a beaucoup remarqué

le stoïcisme des victimes : il l'attribue à leurs croyances religieuses.

Pour le Chinois, la vie de l'autre monde n'est que la continuation de l'existence terrestre. Etre enterré vivant lui semble une peine moins cruelle qu'une mutilation quelconque, car celle-ci le suivrait dans l'éternité.

L'enterrement laisse son corps intact, et lui semble un genre de mort relativement acceptable.

\* \* \* \*

## Prédictions de Thomas Mout pour l'année 1894

*Prédictions générales.*—En cette année, le printemps sera pluvieux jusqu'à la mi avril, puis après sera venteux.

L'été sera chaud, avec tonnerre et pluies. Cette année sera pestilentielle, à cause des grandes chaleurs de l'été. Les blés seront bons et de bonne venue, et seront à prix raisonnable pour le maître et le fermier. L'automne sera moite.

La vendange sera bonne, mais elle ne sera pas plantureuse, les bons vins seront chers et requis.

L'hiver sera froid et de longue durée, ce qui causera beaucoup de mortalité et fera souffrir les pauvres.

*Prédictions particulières.*—Fameux combats, où les généraux, de part et d'autre, se distingueront par leur mérite et leur valeur. Naissance d'un grand prince. La paix entre les princes chrétiens. Une grande princesse montera sur le trône.

*Pronostics des biens de la terre.*—Cette année, le premier jour de l'année étant le lundi, l'hiver sera commun, le printemps et l'été humides, avec inondation d'eau en plusieurs cantons. Il régnera de grandes et graves maladies, avec plusieurs alternations de maux, par subsides, taxes et impôts. Il y aura, sur la fin de l'année, des glaces prodigieuses ; la vendange ne se trouvera pas bonne, les blés seront à prix commun. Les mouches à miel mourront, et les nobles dames se trouveront dans de grandes tristesses et inquiétudes.

\* \* \* \*

## Pot de pensées

Une femme intéressée se comporte à l'égard des hommes comme un ragoût qui brûle dans une marmite. Elle s'attache aux fonds.

Il en est des hommes comme de certains fruits. Très souvent ceux qui ont la plus belle pelure, ne possèdent pas à l'intérieur le moindre noyau.

Il existe de soi-disant écrivains sans scrupule dont le métier consiste à faire paraître sous leur nom les œuvres d'autrui. On pourrait dire de ces messieurs qu'ils forment une véritable ligne de démarcation.

LE CHERCHEUR.

## NOUVELLES A LA MAIN

Un oculiste, à un de ses clients qui a perdu la vue et qu'il va opérer :

Vous avez confiance en moi ?

—Oui, docteur, une confiance... aveugle !

\* \*

Deux amis se rencontrent.

—Comment va ta femme ?

—Mal, très mal ! On craint un dénouement fatal.

—Ah ! mon pauvre ami.

—Plains moi, je suis tellement inquiet sur sa santé, que j'aimerais mieux la savoir morte.

\* \*

Entendu dans une soirée :

L'illustré Chickenski—pianiste émérite—fait son entrée ; la maîtresse de maison se précipite vers lui :

—Je vous en prie ! jouez-nous donc quelque chose ! C'est d'un triste ici ! Dès qu'on entendra le piano, on se mettra à causer.

\* \*

Fin d'année.

M. Prud'homme et son neveu.

—Comment ! mon oncle, pas d'étrennes ?

—Non, jeune homme. Le philosophe a dit : "Rendez un service à quelqu'un, il ne vous le rendra jamais !"

# EN FAMILLE

Par Hector Malot

La vue de son grenier, quand Rosalie eut allumé une petite ehandelle placée derrière un treillis en fil de fer, répondit à cette question. Dans un espace de vingt pieds de long sur un peu plus de trois de large, six lits étaient alignés le long des cloisons, et le passage qui restait entre eux au milieu avait à peine trois pieds. Six personnes devaient donc passer la nuit où il y avait à peine place pour deux ; aussi, bien qu'une petite fenêtre fût ouverte dans le mur opposé à l'entrée, respirait-on dès la porte une odeur âpre et chaude qui suffoqua Perrine. Mais elle ne se permit pas une observation, et comme Rosalie disait en riant :

— Ça vous paraît peut-être un peu petiot !

Elle se contenta de répondre :

— Un peu.

— Quatre sous, ce n'est pas cent sous.

— Bien sûr.

Après tout, mieux encore valait pour elle cette chambre trop petite que les bois et les champs ; puisqu'elle avait supporté l'odeur de la baraque de Grain-de-Sel, elle supporterait bien celle-là sans doute.

— V'là votre lit, dit Rosalie en lui désignant celui qui était placé devant la fenêtre.

Ce qu'elle appelait un lit était une paillasse posée sur quatre pieds réunis par deux planches et des traverses ; un sac tenait lieu d'oreiller.

— Vous savez, la fougère est fraîche, dit Rosalie, on ne mettrait pas quelqu'un qui arrive coucher sur de la vieille fougère ; ce n'est pas à faire, quoiqu'on raconte que dans les hôtels, les vrais, on ne se gêne pas.

S'il y avait trop de lits dans cette petite chambre, par contre on n'y voyait pas une seule chaise

— Il y a des clous aux murs, dit Rosalie répondant à la muette interrogation de Perrine, c'est très commode pour accrocher les vêtements.

Il y avait aussi quelques boîtes et des paniers sous lits, dans lesquels les locataires qui avaient du linge pouvaient le serrer, mais comme ce n'était pas le cas de Perrine, le clou planté au pied de son lit lui suffisait de reste.

— Vous serez avec des braves gens, dit Rosalie ; si la Noyelle cause dans la nuit, c'est qu'elle aura trop bu, il ne faudra pas y faire attention ; elle est un peu bavarde. Demain levez-vous avec les autres ; je vous dirai ce que vous devez faire pour être embauchée. Bonsoir.

— Bonsoir et merci.

— Pour vous servir.

Perrine se hâta de se déshabiller, heureuse d'être seule et de n'avoir pas à subir la curiosité de la chambrée. Mais en se mettant entre ses draps elle n'éprouva pas la sensation de bien-être sur laquelle elle comptait tant, ils étaient rudes : tissés avec des copeaux, ils n'eussent pas été plus raides ; mais cela était insignifiant, la terre aussi était dure la première fois qu'elle avait couché dessus, et, bien vite, elle s'y était habituée.

La porte ne tarda pas à s'ouvrir et une jeune fille d'une quinzaine d'années étant entrée dans la chambre commença à se déshabiller, en regardant de temps en temps du côté de Perrine, mais sans rien dire. Comme elle était endimanchée, sa toilette fut longue, car elle dut ranger dans une petite caisse ses vêtements des jours de fête, et accrocher à un clou pour le lendemain ceux du travail.

Une autre arriva, puis une troisième, une quatrième ; alors ce fut un caquetage assourdissant ; toutes parlant en même temps, chacune racontait sa journée ; dans l'espace ménagé entre les lits, elles tiraient et repoussaient leurs boîtes ou leurs paniers qui s'enchevêtraient les uns dans les autres, et cela provoquait des mouvements d'impatience ou des paroles de colère qui toutes se tournaient contre la propriétaire du grenier.

— Qu'ou taudis !

— El'mettra bientôt d'autres lits au mitan.

— Por sûr, j'ne resterai point la d'ans.

— Où qu't'iras ; c'est y mieux cheux l'zautres ?

Et les exclamations se croisaient ; à la fin cependant, quand les deux premières arrivées se furent couchées, un peu d'ordre s'établit, et bientôt tous les lits furent occupés, un seul excepté.

Mais pour ce à les conversations ne cessèrent point, seulement elles tournèrent ; après s'être dit ce qu'il y avait eu d'intéressant dans la journée écoulée, on passa à celle du lendemain, au travail des ateliers, aux griefs aux plaintes, aux querelles de chacune, aux potins de l'usine entière, avec un mot de ses chefs : M. Vulfran, ses neveux qu'on appelait les "jeunes", le directeur, Talouel, qu'on ne nomma qu'une fois, mais qu'on désigna par des qualificatifs qui disaient mieux que des phrases la façon dont on le jugeait : la Fouine, l'Mince, Judas.

Alors Perrine éprouva un sentiment bizarre dont les contradictions l'étonnèrent ; elle voulait être tout oreilles, sentant de quelle importance pouvaient être pour elle les renseignements qu'elle entendait ; et d'autre part elle était gênée, comme honteuse d'écouter ces propos.

Cependant ils allaient leur train, mais si vagues bien souvent, ou si personnels qu'il fallait connaître ceux à qui ils s'appliquaient pour comprendre ; ainsi elle fut longtemps sans deviner que la Fouine, l'Mince et Judas

ne faisaient qu'un avec Talouel qui était la hête noire des ouvriers, détesté de tous autant que craint ; mais avec des réticences, des réserves, des précautions, des hypocrisies qui disaient quelle peur on avait de lui. Toutes les observations se terminaient par le même mot, ou à peu près ?

N'empêche que ce soit ein ben brav'homme !

— Et juste donc !

— Oh ! pour ça !

Mais tout de suite une autre ajoutait ;

"N'empêche aussi..."

Alors les preuves étaient données de façon à montrer cette bonté et cette justice.

"S'il ne fallait point gagner son pain !"

Peu à peu les langues se ralentirent.

— Si on dormait, dit une voix alanguie.

— Qui t'en empêche ?

— La Noyelle n'est pas rentrée.

— Je viens de la voir.

— Ça y est-il ?

— En plein.

— A'sez pour qu'elle ne puisse pas monter l'escalier ?

— Ça, je ne sais pas.

— Si on fermait la porte à la cheville ?

— Et le tapage qu'elle ferait.

— Ça va recommencer encore comme l'autre dimanche.

— Peut être pire encore,

A ce moment, on entendit un bruit de pas lourds et hésitants dans l'escalier.

— La voilà.

Mais les pas s'arrêtèrent et il y eut une chute suivie de gémissements.

— Elle est tombée.

— Si elle pouvait ne pas se relever.

— Elle dormirait aussi bien dans l'escalier qu'ici.

— Et nous dormirions mieux.

Les gémissements continuaient mêlés d'appels.

— Viens donc, Laïde ! un p'tit coup de main, m'n'éfant.

— Plus souvent que je vais y aller.

— Ohé ! Laïde, Laïde !

Mais Laïde n'ayant pas bougé, au bout d'un certain temps les appels cessèrent.

— Elle s'endort.

— Quelle chance !

Elle ne s'endormait pas du tout ; au contraire, elle essayait à nouveau de monter l'escalier, et elle criait :

— Laïde, viens me donner la main, m'n'éfant ? Laïde, Laïde !

Elle n'avancait pas, évidemment, par les appels partaient toujours du bas de l'escalier, de plus en plus pressants à chaque cri, si bien qu'ils finirent par s'accompagner de larmes :

— Ma p'tite Laïde, ma petite Laïde, p'tite, p'tite ; l'escalier s'enfonce, oh ! la la !

Un éclat de rire courut de lit en lit.

— C'est-y que t'es pas rentrée, dis, Laïde, dis ; je vais aller te qu'iri.

— Nous v'là tranquilles, dit une voix.

— Mais non, elle va chercher Laïde qu'elle ne trouvera pas, et quand elle reviendra dans une heure ça recommencera :

— On ne dormira donc jamais.

— Va lui donner la main, Laïde.

— Vas y té.

— C'est té qu'elle veut.

Laïde se décida, passa un jupon et descendit.

— Oh ! m'n'éfant, m'n'éfant, cria la voix émue de la Noyelle.

Il semblait qu'elles n'avaient qu'à monter l'escalier qui ne s'enfoncerait plus ; mais la joie de voir Laïde chassa cette idée :

— Viens avec mé, je vas te payer un p'tit pot.

Laïde ne se laissa pas tenter par cette proposition.

— Allons nous coucher, dit-elle.

— Non, viens avec mé, ma p'tite Laïde.

La discussion se prolongea, car la Noyelle, qui s'était obstinée dans sa nouvelle idée, répétait son mot, toujours le même :

— Un p'tit pot.

— Ça ne finira jamais, dit une voix.

— J'voudrais pourtant dormir, mé.

— Faut s'lever demain

— Et c'est comme ça tous les dimanches.

Et Perrine, qui avait cru que quand elle aurait un toit sur la tête, elle trouverait le sommeil le plus paisible ! Comme celui en plein champ, avec les effarements de l'ombre et les hasards du temps, valait mieux cependant que cet entassement dans cette chambrée, avec ses promiscuités, son tapage et l'odeur nauséabonde qui commençait à la suffoquer d'une façon si

gênante qu'elle se demandait comment elle pourrait la supporter après quelques heures.

Au dehors, la discussion durait toujours et l'on entendait la voix de la Noyelle qui répétait : " Un p'tiot pot," à laquelle celle de Laide répondait : " Demain."

—Je vais aller aider Laide, dit une des femmes, où ça durera jusqu'à demain.

En effet, elle se leva et descendit ; alors, dans l'escalier se produisit un grand brouhaha de voix, mêlé à des bruits de pas lourds, à des coups sourds et aux cris des habitants du rez-de-chaussée, furieux de ce tapage, toute la maison semblait amentée.

A la fin, la Noyelle fut traînée dans la chambre, pleurant avec des exclamations désespérées :

—Qu'est-ce que je vous ai fait ?

Sans écouter ses plaintes, on la déshabilla et on la coucha ; mais pour cela elle ne s'endormit point et continua de pleurer en gémissant.

—Qu'est-ce que je vous ai fait pour que vous me brutalisiez ? Je suis-t'y malheureuse ! Je suis-t'y une voleuse qu'on ne veut pas boire avec mé ? Laide, j'ai sef.

Plus elle se plaignait, plus l'exaspération contre elle montait dans la chambrée, chacun criait son mot plus ou moins fâché.

Mais elle continuait toujours :

—Salut, turlututu, chapeau pointu, fil écru, t'es rabattu.

Quand elle eut épuisé tous les mots en u qui amusaient son oreille, elle passa à d'autres qui n'avaient pas plus de sens.

—Le café à la vapeur, n'a pas peur, meilleur pour le cœur ; va donc balayer ; et ta sœur ? Bonjour, monsieur le brocanteur. Ah ! vous êtes buveur ? ça fait mon bonheur, peut être votre malheur. Ça donne la jaunisse ; faut aller à l'hospice ; voyez la directrice : manger de la réglisse ; mon père en vendait et l'en régala, aussi ça m'allait. Ce que j'ai sef, monsieur le chef, sef, sef, sef !

De temps en temps la voix se ralentissait et faiblissait comme si le sommeil allait bientôt se produire ; mais tout de suite elle repartait plus hâtée, plus criarde, et alors celles qui avaient commencé à s'endormir se réveillaient en sursaut en poussant des cris furieux qui épouvantaient la Noyelle, mais ne la faisaient pas taire :

—Pourquoi que vous me brutalisez ? Ecoutez, pardonnez, c'est assez.

—Vous avez eu une belle idée de la monter.

—C'est té qu'as voulu.

—Si on la redescendait :

—On ne dormira jamais.

C'était bien le sentiment de Perrine qui se demandait si c'était vraiment ainsi tous les dimanches, et comment les camarades de la Noyelle pouvait supporter son voisinage : n'existait-il pas à Maraucourt d'autres logements où l'on pouvait dormir tranquillement ?

Il n'y avait pas que le tapage qui fût exaspérant dans cette chambrée ; l'air aussi qu'on y respirait commençait à n'être plus supportable pour elle : lourd, chaud, étouffant, chargé de mauvaises odeurs dont le mélange soulevait le cœur ou le noyait.

A la fin le moulin à paroles de la Noyelle se ralentit, elle ne lança que des mots à demi formés, puis ce ne fut plus qu'un ronflement qui sortit de sa bouche.

Mais bien que le silence se fût maintenant établi dans la chambre, Perrine ne put pas s'endormir : elle était oppressée, des coups sourds lui battaient dans le front, la sueur l'inondait de la tête aux pieds.

Il n'y avait pas à chercher la cause de ce malaise : elle étouffait parce que l'air lui manquait, et si ses camarades de chambrée n'étouffaient pas comme elle, c'est qu'elles étaient habituées à vivre dans cette atmosphère, suffocante pour qui couchait ordinairement en plein champ.

Mais puisque ces femmes, des paysannes, s'étaient bien habituées à cette atmosphère, il semblait qu'elle le pourrait comme elles ; sans doute, il fallait du courage et de la persévérance ; mais si elle n'était pas paysanne, elle avait mené une existence aussi dure que la leur pouvait l'être, même pour les plus misérables, et dès lors elle ne voyait pas de raisons pour qu'elle ne supportât pas ce qu'elles supportaient.

Il n'y avait donc qu'à ne pas respirer, qu'à ne pas sentir ; alors viendrait le sommeil, et elle savait bien que pendant qu'on dort, l'odorat ne fonctionne plus.

Malheureusement, on ne respire pas quand on veut, ni comme on veut ; elle eut beau fermer la bouche, se serrer le nez, il fallut bientôt ouvrir les lèvres, les narines et faire une aspiration d'autant plus profonde qu'elle n'avait plus d'air dans les poumons ; et le terrible fut que, malgré tout, elle dut répéter plusieurs fois cette aspiration.

Alors quoi ? Qu'allait-il se produire ? si elle ne respirait pas, elle étouffait ; si elle respirait, elle était malade.

Comme elle se débattait, sa main frola le papier qui remplaçait une des vitres de la fenêtre, contre laquelle sa couchette était posée.

Un papier n'est pas une feuille de verre, il se crève sans bruit et, crevé, il laissait entrer l'air du dehors. Quel mal y avait-il à ce qu'elle le crevât ? Pour être habituées à cette atmosphère viciée elles n'en souffraient pas certainement. Donc à condition de n'éveiller personne, elle pouvait très bien déchirer ce papier.

Mais elle n'eut pas besoin d'en venir à cette extrémité qui laisserait des traces ; comme elle le tâta, elle sentit qu'il n'était pas bien tendu, et de l'ongle elle put avec précaution en détacher un côté. Alors se collant la bouche à cette ouverture, elle put respirer, et ce fut dans cette position que le sommeil la prit.

XV

Quand elle se réveilla, une lueur blanchissait les vitres, mais si pâle qu'elle n'éclairait pas la chambre ; au dehors, des coqs chantaient, par l'ouverture du papier pénétrait un air froid : c'était le jour qui pointait.

Malgré ce léger souffle qui venait du dehors, la mauvaise odeur de la chambrée n'avait pas disparu ; s'il était entré un peu d'air pur, l'air vicié n'était pas du tout sorti, et en s'accumulant, en s'épaississant, en s'échauffant, il avait produit une moiteur asphyxiante.

Cependant, tout le monde dormait d'un sommeil sans mouvements que coupaient seulement de temps en temps quelques plaintes étouffées.

Comme elle essayait d'agrandir l'ouverture du papier, elle donna maladroitement un coup de coude contre une vitre, assez fort pour que la fenêtre mal ajustée dans son cadre résonnât avec des vibrations qui se prolongèrent. Non seulement personne ne s'éveilla, comme elle le craignait, mais encore il ne parut pas que ce bruit insolite eût troublé une seule des dormeuses.

Alors son parti fut pris. Tout doucement elle décrocha ses vêtements, les passa lentement, sans bruit, et prenant ses souliers à sa main, les pieds nus, elle se dirigea vers la porte, dont l'aube lui indiquait la direction. Fermée simplement par une clenche, cette porte s'ouvrit silencieusement et Perrine se trouva sur le palier, sans que personne se fût aperçu de sa sortie. Alors elle s'assit sur la première marche de l'escalier et, s'étant chaussée, descendit.

Ah ! le bon air ! la délicieuse fraîcheur ! jamais elle n'avait respiré avec pareille béatitude ; et par la petite cour elle allait la bouche ouverte, les narines palpitantes, battant des bras, secouant la tête : le bruit de ses pas éveilla un chien du voisinage qui se mit à aboyer, et aussitôt d'autres chiens lui répondirent furieux.

Mais que lui importait : elle n'était plus la vagabonde contre laquelle les chiens avaient toutes les libertés, et puisqu'il lui plaisait de quitter son lit, elle en avait bien le droit, sans doute, — un droit payé de son argent.

Comme la cour était trop petite pour son besoin de mouvement, elle sortit dans la rue par la barrière ouverte et se mit à marcher au hasard, droit devant elle, sans se demander où elle allait. L'ombre de la nuit emplissait encore le chemin, mais au-dessus de sa tête elle voyait l'aube blanchir déjà la cime des arbres et le faite des maisons ; dans quelques instants, il ferait jour. A ce moment, une sonnerie éclata au milieu du profond silence : c'était l'horloge de l'usine qui, en frappant trois coups, lui disait qu'elle avait encore trois heures avant l'entrée aux ateliers.

Qu'allait-elle faire de ce temps ? Ne voulant pas se fatiguer avant de se mettre au travail, elle ne pouvait pas marcher jusqu'à ce moment, et dès lors le mieux était qu'elle s'assit quelque part où elle pourrait attendre.

De minute en minute, le ciel s'était éclairci, et les choses autour d'elle avaient pris, sous la lumière, des formes assez distinctes pour qu'elle reconnût où elle était.

Précisément au bord d'une entaille qui commençait là et paraissait prolonger sa nappe d'eau, pour la réunir à d'autres étangs et se continuer ainsi d'entailles en entailles, les unes grandes, les autres petites, au hasard de l'exploitation de la tourbe, jusqu'à la grande rivière. N'était ce pas quelque chose comme ce qu'elle avait vu en quittant Picquigny, mais plus retiré semblait-il, plus désert, et aussi plus couvert d'arbres dont les files s'enchevêtraient en lignes confuses ?

Elle resta là un moment, puis la place ne lui paraissant pas bonne pour s'asseoir, elle continua son chemin qui, quittant le bord de l'entaille, s'élevait sur la pente d'un petit coteau boisé ; dans ce taillis sans doute elle trouverait ce qu'elle cherchait.

Mais comme elle allait y arriver, elle aperçut au bord de l'entaille qu'elle dominait, une de ces huttes en branchages et en roseaux qu'on appelle dans le pays des aumuches et qui servent l'hiver pour la casse aux oiseaux de passage. Alors l'idée lui vint que si elle pouvait gagner cette hutte, elle s'y trouverait bien cachée, sans que personne pût se demander ce qu'elle faisait dans les prairies à cette heure matinale, et aussi sans continuer à recevoir les grosses gouttes de rosée qui ruisselaient des branches formant couvert au-dessus du chemin et la mouillaient comme une vraie pluie.

Elle redescendit et, en cherchant, elle finit par trouver dans une oseraie un petit sentier à peine tracé, qui semblait conduire à l'aumuche ; elle le prit. Mais s'il y conduisait bien, il ne conduisait pas jusque dedans, car elle était construite sur un tout petit îlot planté de trois saules qui lui servaient de charpente, et un fossé plein d'eau la séparait de l'oseraie. Heureusement un tronc d'arbre était jeté sur ce fossé, bien qu'il fût assez étroit. Bien qu'il fût aussi mouillé par la rosée qui le rendait glissant, cela n'était pas pour arrêter Perrine. Elle le franchit et se trouva devant une porte en roseaux liés avec de l'osier qu'elle n'eut qu'à tirer pour qu'elle s'ouvrit.

L'aumuche était de forme carrée et toute tapissée jusqu'au toit d'un épais retèvement de roseaux et de grandes herbes : aux quatre faces étaient percées de petites ouvertures invisibles de dehors, mais qui donnaient des vues sur les alentours et laissaient aussi pénétrer la lumière ; sur le sol était étendue une épaisse couche de fougères ; dans un coin un billot fait d'un tronc d'arbre servait de chaise.

Ah ! le joli nid ! qu'il ressemblait peu à la chambre qu'elle venait de quitter. Comme elle eût été mieux là pour dormir, en bon air, tranquille, couchée dans la fougère, sans autres bruits que ceux du feuillage et des eaux, plutôt qu'entre les draps si durs de Mme Françoise, au milieu des cris de la Noyelle et de ses camarades, dans cette atmosphère horrible dont l'odeur toujours persistante la poursuivait en lui soulevant le cœur.

# LES MANGEURS DE FEU

Quatrième Partie

L'IDEE DE JOHN GILPING

## CHAPITRE II

Confidences d'Olivier et du capitaine Rouge.—L'assassin de Willigo.—La perte du *Swam*—Horribles perplexités.

—Oui, monsieur le comte, répéta Jonathan, avec insistance en voyant l'étonnement du jeune homme ; ce sont bien les mêmes ennemis que nous avons à combattre.

Rien ne saurait dépeindre la stupeur d'Olivier, en entendant ces déclarations multiples auxquelles il s'attendait si peu.

—Comment ! répondit-il, en fixant sur Jonathan un regard qui semblait vouloir aller jusqu'au fond de son âme, vous connaissez le nom de mes ennemis, leurs projets, leurs moyens d'action !... nommez les donc ?

—Ils sont légion... et vous ne les connaissez pas vous-même, mais ils se nomment : la Société des Invisibles ; quant à leur agent en Australie, celui que vous appelez l'homme masqué...

—Vous connaissez l'homme masqué ?

—J'ai donné ma parole, et un homme d'honneur n'y manque jamais, de ne pas le nommer, quoiqu'il arrive ; mais je n'ai pas juré de ne le point démasquer, de ne pas vous venger, et je fais le serment de le pendre haut et court au premier arbre du chemin.

—Mais qui êtes-vous donc ? demanda Olivier, qui ne pouvait plus se contenir.

—Je suis, répondit Jonathan, en baissant la voix et en scandant ses paroles : Je suis le numéro 333, membre de la Société des Invisibles.

La voûte du ciel se fût écroulée sur la terre, les eaux du lac se seraient précipitées sur l'habitation, que le comte n'eût pas été frappé d'une pareille stupeur.

On sait l'effet des premières impressions sur cette organisation nerveuse.

—Membre de la Société des Invisibles ! bégayait-il en pâissant... un membre de la Société des Invisibles sous notre toit !...

—Pitié ! monsieur le comte, pitié ! murmura le pauvre Jonathan, en voyant l'effet qu'il avait produit. Vous ne savez donc pas que je suis prêt à donner ma vie pour mon bienfaiteur, prêt à mourir pour vous ! Un sanglot déchirant s'échappa de la poitrine du malheureux ; cet homme au cœur de bronze, le Chinois murderer, le capitaine Rouge, pleurait.

Devant cette douleur si vraie, si palpitante, le comte d'Entraygues se calma subitement ; il sentit que la vie de cet homme était un mystère, qu'il devait attendre avant de le juger ; aussi lui prit-il immédiatement la main dans ses mains lyales, en lui disant :

—Je sens que je puis la serrer... Je sens que vous avez beaucoup souffert... les douleurs sincères ont des accents qu'on n'imité pas, je ne sais rien, mais je comprends que vous m'aimez, remettez-vous... et venez, nous ne pouvons causer ici.

Cette conversation avait eu lieu dans un coin de la salle à manger, mais fort heusement les convives ne s'étaient aperçus de rien, et les rires des ouvriers du placer, qu'Olivier avait retenus à déjeuner, avaient couvert les sanglots du capitaine Rouge.

—Venez, mon ami, répéta le comte, en insistant sur cette dernière expression, vous et moi avons besoin d'être seuls... Cependant, si cela ne vous déplaît point trop, je prierais mon ami Dick d'assister à notre entretien, je n'ai rien de caché pour lui. Moi aussi je suis arrivé en Australie en désespéré, et c'est lui qui m'a consolé, soutenu, défendu contre les Invisibles... Il m'a fait, enfin, riche à millions par le partage du placer des Cygnes, je n'ai pas une pensée qui ne soit connue de lui, et il ne comprendrait peut-être pas que nous ayons pu parler de choses aussi importantes sans être convié à notre entretien.

—Vos désirs me sont une loi, monsieur le comte ; je crois, en outre, que la présence de votre vieil ami ne nous sera pas inutile, car nous aurons à prendre des décisions d'une haute gravité.

Le Canadien causait, en ce moment, d'un air fort animé, dans le jardin, avec un indigène qui l'avait fait appeler.

—Laurent, fit le jeune comte, à son serviteur, tu préveniras Dick que nous l'attendons dans la bibliothèque.

Ils y étaient à peine depuis cinq minutes, que le Canadien s'y précipita comme un ouragan, la figure bouleversée, les yeux chargés de larmes.

—Olivier, dit-il, d'une voix étouffée par la douleur, notre vieil ami Willigo, le compagnon de toutes nos luttes, et le jeune Koanook se meurent en ce moment dans leur kraal.

—Willigo... Koanook... se meurent ! exclama le comte, ne pouvant en croire ses oreilles.

—Ils sont rentrés cette nuit, reprit le Canadien d'une voix menaçante

et regardant Jonathan, la poitrine trouée par une balle de revolver, se traînant dans le Buisson, s'aidant mutuellement, perdant leur sang à chaque pas.

—Frappés lâchement par derrière, n'est-ce pas ?... car qui aurait osé attaquer Willigo en face ?

—Non, frappés par devant ; nos pauvres amis n'avaient pour toute arme que leur boomerang ; mais ils seront vengés, acheva le Canadien, avec une fureur concentrée, car ils ont nommé leur assassin.

Aux premières paroles de Dick, Jonathan Spiers avait pâli ; ainsi les indigènes qui avaient cherché à le faire tomber dans un indigne guet-apens n'étaient pas morts, ils avaient eu la force de quitter le lac et de regagner leur demeure ! Le capitaine n'avait éprouvé d'abord qu'un certain étonnement mêlé à une légitime colère, en souvenir de leur sauvage agression ; mais les dernières expressions de Dick, aggravées par le ton de provocation avec lequel elles étaient prononcées, l'avaient transporté de fureur ; un mot encore, il allait éclater...

—Et cet assassin ? demanda Olivier trop ému pour comprendre le sens des paroles et des regards de Dick.

—Heureusement qu'il est en notre pouvoir et que justice sera rapidement faite, répondit le Canadien ; l'assassin de nos pauvres amis... le lâche espion qui, abusant de notre hospitalité...

—Ah ! prenez garde ! exclama Jonathan blême de rage concentrée... Jour de Dieu ! n'achevez pas... on m'appelle le capitaine Rouge et je ne répondrais plus de moi.

—Vous le voyez, fit Dick avec le plus grand sang froid ; l'assassin s'est vendu...

—Quoi ! vous ! vous ! s'écria Olivier avec une douleur véritable.

—Il faut que justice se fasse, continua le Canadien.

Et il frappa dans ses deux mains.

A ce signal, la porte s'ouvrit, et dix des ouvriers de la mine parurent armés de revolvers.

—Emparez vous de cet homme ! commanda Dick.

—Le premier qui s'approche, je l'étends à mes pieds ! hurla le capitaine, mettant le revolver à la main et se jetant précipitamment derrière une table dont il se fit un rempart.

En cet état, on ne pouvait s'emparer de lui sans qu'il y eût mort d'homme.

Les mineurs hésitèrent.

—Lâche toi même, cria Jonathan, l'œil injecté de sang comme un tigre en fureur ; oui ! lâche, qui met les autres en avant et n'ose venir me prendre lui-même.

Le Canadien sauta sur le revolver d'un de ses hommes, mais Olivier le prit à bras le corps et le retint.

—Rends grâce à ce noble jeune homme qui te protège de sa généreuse poitrine, sans cela, tu n'existerais déjà plus...

Tout à coup, les traits de Jonathan se détendirent, sa figure exprima la plus poignante douleur, et on l'entendit s'écrier d'une voix étranglée :

—Olivier ! mon bienfaiteur, mon sauveur, je vous jure sur l'honneur que je n'ai rien à me reprocher... écoutez-moi, de grâce.

Le comte d'Entraygues avait des délicatesses de sentiments inconnues du Canadien, nature franche, vigoureusement honnête, mais grossière, en somme. Alors que ce dernier ne voyait qu'une chose, la mort imminente de son vieux camarade du Buisson, Olivier connaissait les emportements souvent irraisonnés du vieux sauvage, son mépris de la vie des autres, sa facilité au soupçon, et surtout sa haine de tous les étrangers qu'il confondait avec les batteurs de Buisson ; de plus, le cri douloureux du capitaine lui avait été à l'âme, il l'avait déjà dit, la vérité à des accents auxquels on ne se trompe guère ; aussi, interposant son autorité :

—Laissez-nous, dit-il aux mineurs, je réponds de tout.

Ces derniers, que l'air du capitaine avait frappés et qui ne tenaient guère à pousser l'aventure jusqu'au bout, se bâterent de s'esquiver.

—Ah ! merci, fit Jonathan en jetant son revolver par la fenêtre, vous venez, monsieur le comte, de mettre fin à une scène qui eût causé aux survivants de cuisants remords pour leur vie entière ; vous verrez que je suis digne de votre estime.

—Nous vous écoutons fit simplement le comte.

D'une voix émue et excitant involontairement l'intérêt, le capitaine Rouge narra alors à ses auditeurs tous les événements de son existence si mouvementée déjà connus du lecteur ; il dit son enfance misérable et abandonnée, ses souffrances de chaque jour, son désespoir quand il se vit voler sa première invention, et son départ pour San-Francisco, où il avait résolu de mettre fin à ses jours, lorsque le jeune comte d'Entraygues se trouva par hasard sur son chemin pour le sauver et relever son courage. L'intérêt devenait réellement palpitant, quand il commença le récit des événements qui avaient trait à son invention du *Remember* et à ses relations avec Ivanowitch ; il ne cacha absolument rien de ce qui s'était passé entre eux, tout en ne le désignant point par son nom, avoua l'engagement qu'il avait pris de faire pri

sonnier le comte d'Entraygues, qu'il ne connaissait pas et qu'on lui avait représenté comme un aventurier, mais en stipulant que sa vie serait respectée, ainsi que celle de tous les Français de son entourage, en souvenir de son bienfaiteur qui appartenait à cette nationalité ; il dépeignit avec un attendrissement qui gagna ses éditeurs, l'émotion qu'il ressentit en apprenant que le comte d'Entraygues était ce bienfaiteur lui-même, et la décision qu'il prit, séance tenante, de se joindre à lui pour combattre les Invisibles et faire échouer leurs odieux projets ; toute partie fut exposée avec une conviction et une chaleur si sympathique, qu'Olivier et Dick furent obligés de se contenter pour ne pas lui presser les mains avec effusion ; ils attendaient, pour abandonner leurs dernières préventions, l'explication des faits qui avaient motivé la lutte du capitaine avec Willigo.

Sur ce point, dit Jonathan, je ne pourrai faire la lumière aussi complète que vous pouvez le désirer, car tout est pour moi mystère dans cette aventure ; lorsque je voulus regagner le *Remember*, afin d'avoir une explication définitive avec l'émissaire des Invisibles, je ne retrouvai plus le *Swan* au mouillage où je l'avais laissé, et comme j'inspectais les rives du lac pour me rendre compte de cette disparition, je fus brusquement attaqué par les deux indigènes qui m'avaient suivi depuis mon départ de France-Station. Je dois vous dire que quand je reconnus Willigo, je fus sûr le point de croire à une embuscade organisée d'après les ordres de quelqu'un de l'habitation ; la réflexion ne tarda pas à me convaincre de l'impossibilité de cette supposition. C'est donc en me défendant que j'ai blessé les deux Nagarnooks, je m'en rapporte du reste entièrement à leur propre déclaration s'ils sont en état de faire connaître la vérité.

A cet instant, Laurent vint annoncer que Niroobah, envoyé par Dick aux grands villages pour prendre des nouvelles du chef nagarnook, était de retour.

Introduit immédiatement, le jeune guerrier confirma ce fait que Willigo et Koanook, d'après leurs propres dires, avaient attaqué le blanc, qu'ils avaient pris pour un espion des Invisibles ; il ajouta qu'il n'avait pu avoir d'autres détails, les deux blessés étant d'une faiblesse extrême, et tombant en syncope à chaque instant.

Ces renseignements étaient à peine donnés, que Dick s'avança, les mains tendues vers Jonathan, en le priant d'accepter ses excuses.

— Les apparences étaient contre moi, répondit le capitaine en prenant énergiquement les mains qu'on lui tendait ; qu'il ne soit plus question de rien.

— Oui, effaçons ces désagréables souvenirs ; vous êtes maintenant des nôtres, mon cher hôte, fit Olivier.

Mais Dick et son jeune ami furent à leur tour aussi fortement intrigués que le capitaine, car le point mystérieux de question était plus que jamais impossible à éclaircir ; ils n'eurent pas de peine à persuader à Jonathan qu'il n'y avait pas d'émissaires des Invisibles dans le Bissou, et que, dans tous les cas, l'Aigle-Noir et Koanook étaient incapables de s'allier à eux, puisqu'ils allaient peut-être payer de leur vie l'erreur qu'ils avaient commise en croyant s'attaquer, au contraire, à un de leurs émissaires.

Mais qui donc alors s'était emparé du *Swan* ?

Question insoluble, qui fut réservée pour le moment.

— Alors, demanda Olivier au capitaine, vous ne voyez aucun autre moyen de parvenir jusqu'à cette masse de bronze qui dort sous les eaux ?

— Aucun, et Dieu sait si depuis vingt quatre heures je me suis torturé l'imagination, répondit Jonathan. Il faut que je le ramène à fleur d'eau, en pressant un ressort qui se trouve à bâbord arrière, sans cela aucune puissance humaine ne pourra le faire sortir des profondeurs où il se trouve en ce moment.

— Si notre ami Gilping était en état de prendre part à la conversation, peut-être nous eût-il suggéré quelque idée ; malgré ses travers, dont beaucoup tiennent à la race, sa passion pour la clarinette et la distribution des Bibles, c'est un des savants les plus distingués de la Société royale de Londres.

de l'énorme perte de sang qu'ils avaient supportée ; lorsqu'ils se sentirent touchés par le revolver de Jonathan, ils comprirent qu'ils étaient perdus s'ils faisaient le moindre mouvement, aussi s'étaient-ils laissés jeter dans le lac avec une immobilité stoïque, et ils avaient eu l'énergie de plonger sous l'eau en parcourant une distance suffisante pour échapper aux regards de leur ennemi. Ils étaient revenus à la surface, à une vingtaine de mètres du lieu où ils étaient tombés ; en s'abritant sous les saules de la rive, ils avaient encore eu la force, après le départ du capitaine, de regagner leur kraal. Mais c'est à peine s'ils avaient pu donner quelques détails sur ce qui leur était arrivé.

Le Canadien les quitta cependant un peu plus rassuré. Sur le soir, Gilping fut mis au courant de la situation. Il s'agissait, avec les ressources dont on disposait à France-Station, soit d'élever le *Remember* à fleur d'eau, ne serait-ce que l'espace d'une seconde, le temps pour le capitaine de pousser le ressort *élévateur*, ou de parvenir jusqu'à lui, au fond du lac. Grand fut l'étonnement de la petite assemblée composée d'Olivier, Dick, Kirby et Jonathan, lorsque Gilping après avoir écouté attentivement tous les renseignements que Jonathan lui donnait, répondit avec un sentiment d'orgueil mal dissimulé :

Ce n'est que cette petite difficulté qui vous arrête ? eh bien, moi, j'ai trouvé le moyen d'amener le *Remember* à fleur d'eau et de l'y maintenir une heure, s'il le faut.

— Comment cela ? demanda le capitaine avec une moue d'incrédulité.

— Par exemple, c'est mon affaire, répondit en se rengorgeant le membre de la Société royale de Londres ; je désire vous ménager une petite surprise. Je demande que l'on mette à ma disposition les vingt hommes de Collins, le grand hangar fermé du placier des Cygnes, et le droit de disposer à ma fantaisie de tous les matériaux et approvisionnements qui s'y trouvent.



Emparez-vous de cet homme, commanda Dick — Page 125, col. 2

### CHAPITRE III

L'idée de Gilping. — Une évasion sous les eaux. — L'homme masqué et le *Swan*. — La trêve de Dieu. — Une dernière déclaration de guerre.

On résolut de tenir conseil le soir même, lorsque quelques heures de sommeil auraient rendu à Gilping la libre disposition de ses facultés.

A la suite de cette conversation, le Canadien se rendit en toute hâte auprès de son ami Willigo ; une fièvre intense s'était déclarée, suivie de délire, et l'Aigle-Noir, pas plus que Koanook ne le reconnurent ; ils étaient entourés des sorciers de la tribu qui exerçaient en même temps la profession de médecins, et prononçaient en ce moment sur leurs blessures une série d'incantations magiques, qui avaient pour but d'empêcher le malin Esprit de la mort de pénétrer dans le corps des guerriers en suivant le trajet fait par les balles.

Le Canadien fit laver les blessures, les examina, les sonda et reconnut, avec une joie mêlée d'une certaine inquiétude, qu'aucune des deux balles n'était restée dans la plaie. Le chef et son jeune compagnon étaient transpercés de part en part ; il n'y avait plus qu'à savoir maintenant si aucun organe essentiel n'avait été lésé. C'était l'affaire de deux ou trois jours, et s'il ne survenait pas de complications, on pouvait répondre de la guérison.

L'état de faiblesse où se trouvaient les deux guerriers venait surtout

— Accordé, fit Olivier.

— Et pour quelle époque cette surprise ? demanda Jonathan d'un ton railleur.

— A quinze jours de date, monsieur, répondit Gilping en le regardant froidement ; vous faut-il l'heure, encore ?

— Volontiers.

— Eh bien, à quatre heures précises de relevée.

— C'est quinze jours de perdus, murmura Jonathan à l'oreille d'Olivier.

— Qui sait ? répliqua le jeune homme.

— Un simple détail, monsieur ; quelle est la longueur de votre navire sous-marin ?

— Cent mètres.

— Sa hauteur, de la quille au pont ?

— Dix-huit mètres.

— Sa largeur

Vingt cinq mètres.

— Et l'épaisseur moyenne de la coque ?

— Environ vingt-cinq centimètres, composée de trois lames d'acier, fer et bronze, soudées à la forge

All right !

LOUIS JACOBSON.

CHOSSES ET AUTRES

—Le métal le moins cher pour la fabrication des cloches est l'acier fondu

**CHARBON** EN POUDRE ET EN PASTILLES, APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'AC. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE LES maladies de l'estomac, la dyspepsie, la diarrhée, la dysentérie, la cholérite, le choléra.

**BELLOC** 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

—Le roi de Siam possède un palais qu'il peut submerger à volonté.

**PILULES** APPROUVÉES PAR L'ACAD. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE l'Anémie, la Chlorose, ou pâles couleurs, l'Épuisement des forces. LES PILULES DE VALLET VRAIES SONT BLANCHES ET SUR CHACUNE EST ÉCRIT LE NOM VALLET.

**VALLET** 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

—Les cheveux, les pelleteries et la laine ont servi à la fabrication du papier. Mais au moyen de l'aminante on fabrique une quantité de papier que le feu ne peut détruire.

**QUINUM LABARRAQUE** VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADEMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre.

EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

Les étudiants en médecine de quatrième se sont réunis et ont résolu de faire poser comme par le passé un groupe de composition en photographie chez nos artistes populaires, Laprés et Lavergne, de la rue St-Denis.

LA BANQUE DU PEUPLE

La succursale ouest, de cette banque, a maintenant ouvert ses bureaux à l'encoignure des rues Notre Dame et Richmond, et recevra des dépôts d'épargne de \$1.00 en montant au taux de 4 o/o par an.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

**J. EMILE VANIER**  
(Ancien élève de l'École Polytechnique)  
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
187, rue St-Jacques, Royal Building  
(Montréal)

LIBRAIRIE FRANÇAISE

**L. DERMIGNY**  
126 w. 25th STREET, NEW-YORK  
SUCCURSALE A MONTREAL  
1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément colorié, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

**Saint-Nicolas**, journal illustré pour les enfants, garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr.; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr.; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France

Jeux d'esprit et de combinaison

Nous venons de recevoir de Londres un fort joli volume intitulé : *The Principles of Chess*. L'auteur de cet intéressant travail est M. James Mason, si avantageusement connu du monde des Echecs.

Cet ouvrage est composé spécialement pour les commençants et contient les éléments du jeu d'échecs. Il est divisé en quatre parties, dont la première traite de l'échiquier, des pièces et des termes employés, ainsi que d'autres sujets élémentaires. La seconde partie donne les principes généraux du jeu. La troisième explique en détail les différentes combinaisons qui peuvent résulter de la position des pièces et de laquelle dépend le résultat de la partie. La quatrième et dernière partie du livre donne les principales ouvertures, régulières et irrégulières, ainsi que des fins de parties de maîtres, annotées et expliquées.

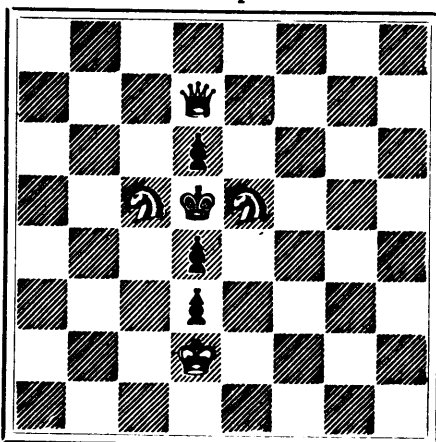
Nous n'avons pas eu le temps de parcourir le volume en entier, mais le coup d'œil rapide que nous y avons jeté est suffisant pour nous permettre de le recommander à ceux qui désirent se livrer à l'étude du beau jeu d'Echecs.

Ce livre, qui est rempli de diagrammes et de notes explicatives, en rend l'étude on ne peut plus facile. Il est publié à Londres et porte le millésime de 1894.

Nos remerciements à l'auteur.

No 139—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Emmanuel Lasker  
Noirs—4 pièces

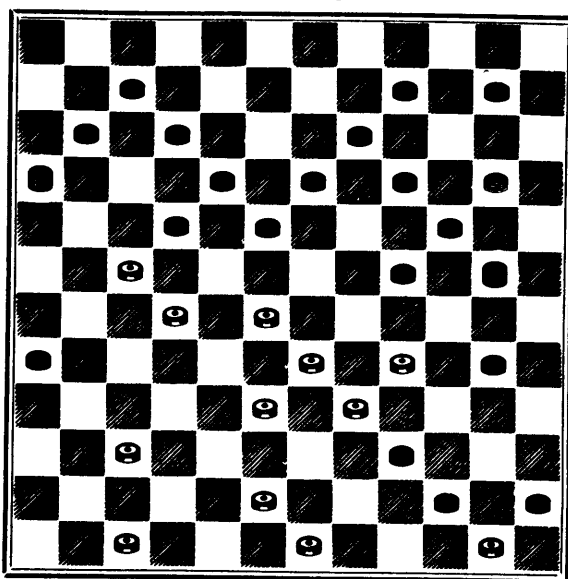


Blancs—4 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 132.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Napoléon Brochu, Lévis  
Noirs—21 pièces



Blancs—12 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

La note suivante, que nous avons préparée pour notre colonne du 23 décembre dernier, aurait épargné à nos lecteurs beaucoup d'ennuis, mais elle s'est trouvée égarée à la suite du renvoi de la colonne au samedi suivant.

A CORRIGER.—Dans le problème No 129 il faut transposer le pion blanc de 50 à 49.

Faute d'espace, nous renvoyons à la semaine prochaine les solutions de nos différents problèmes.

ANNONCE DE  
**John Murphy & Cie**

DERNIERE  
**GRANDE VENTE**

A  
L'OCCASION

de notre

**Déménagement**

Tout le stock entier sera vendu  
avec

**REDUCTIONS DE  
10 A 75 P. C.**

Voyez à ce que l'on vous donne  
votre escompte sur toutes marchan-  
dises achetées durant cette

GRANDE VENTE

**JOHN MURPHY & CIE**

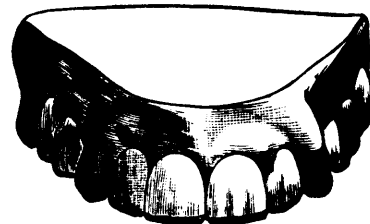
Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2188

Federal Tel. 58

Nouveaux procédés américains pour plom-  
bage de dents, en porcelaine et en verre,  
plus résistable que le ciment, imitant par  
faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger  
Nouveau procédé pour plomber et extraire  
les dents sans douleur.

**A. S. BROUSSEAU, L.D.S.**

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

**OPERA FRANÇAIS**

M. R. SALLARD, Gérant

Spectacles de la Semaine commençant le  
15 Janvier

Lundi, ROGER LA HONTE, grand  
drame en 5 actes et 8 tableaux.

Mardi et Mercredi, LE VOYAGE EN  
CHINE, opéra comique en 3 actes.

Jeudi et Vendredi, Soirée de Gala, LE  
GRAND MOGOL, opérette en 3 actes.

Samedi matinée, LA PETITE MARIEE

Samedi soir, prix populaires, ROGER  
LA HONTE.

Billets en vente au théâtre même et au  
magasin de musique de M. Hardy, 1637,  
rue Notre-Dame.

UNE BOSE  
LE GRAND  
TAKE  
THE BEST

**SHILOH'S  
CURE.**

Remède contre la toux,  
25c, 50c, \$1.  
Guérit la Consommation, la Toux, le  
Grippe, les Maux de gorge, Vents par  
K. J. McGee.



A LA  
**VILLE DE MONTREAL**

**\$150.000**

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

**Immenses Réductions**

DANS TOUS LES

**DEPARTEMENTS !!**

**\$10,000** de joaets vendus presque pour rien !

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

**Cie GENERALE**

- DES -

**BAZARS**

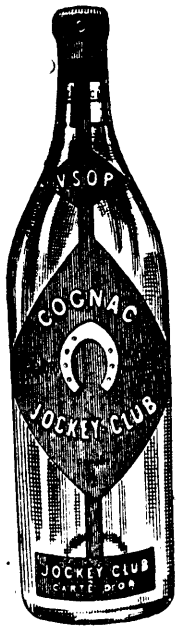
COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

**\$1.25 LA BOUTEILLE**

**LE COSMOS.**—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

**MAISON - BLANCHE**

65—RUE SAINT-LAURENT—65

**POUR CADEAUX :** Nous venons de recevoir un très grand choix de cols, cravates, foulards et mouchoirs en soie. Les plus hautes nouveautés toujours en main.

**T. BRICAULT**

UN SEUL PRIX

20680

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

**"WESTERN"**

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000  
Primes pour l'année 1892..... 2,567,081  
Fonds de réserve..... 1,095,000

J. E. ROUCHÉ & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARMEUR HOEVR, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR

**M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :

la **SCROFULÉ**, le **RACHITISME**, l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE.**

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

**CHOCOLAT MENIER** Une



Erreur

Commune

Beaucoup de personnes supposent que le **CHOCOLAT** et le **COCOA** sont la même chose, la seule DIFFÉRENCE étant que l'un est en poudre (de la plus grande facilité dans la préparation), tandis que l'autre ne l'est pas.

**C'EST UNE ERREUR**

PRENEZ le Jaune de l'Œuf,  
PRENEZ l'Huile d'Olive,

Que reste-t-il ?

UN RESIDU. Il en est ainsi du **COCOA.**

Une comparaison :

Le **COCOA** est le lait écrémé.  
Le **CHOCOLAT** de la crème pure.

Demandez à l'Épicier

— LE —

**CHOCOLAT MENIER**

Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.

S'il ne l'a pas en vente, envoyer son nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

**LES CAUSERIES FAMILIÈRES**

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures colorées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures colorées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ,

4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au Monde Illustré.

Abonnez vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada.

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes de GEO. TUCKER



Nous offrons \$100.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recourus aux **EMPLÂTRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES DE GEO. TUCKER** pour soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Ôt s. Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez **GEO. TUCKER** LE GUÉRISSEUR SAUVAGE 392, RUE CRAIG MONTREAL.—Prix 25c.

*Laprés Lavigne* PHOTOGRAPHES  
360 RUE ST DENIS  
M. J. N. LAPRÉS ÉTAIT AUTREFOIS DE LA MAISON W. NOTMAN & FILS.  
— PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES. —  
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON, PASTEL, ETC. ETC.  
TELEPHONE 7283

**PACIFIQUE CANADIEN**

Le trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 4.45 a.m. \*9.10 p.m.,  
Boston, 8.00 a.m., \*8.20 p.m.  
Portland, 9.00 a.m., \*3.20 p.m.  
Toronto—8.25 a.m., \*9.00 p.m.  
Detroit, Chicago, 8.25 a.m. \*9.00 p.m.  
S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., 9.10 p.m.  
Winnipeg et Vancouver, 4.45 p.m., 9.10 p.m.  
Ste-Anne, Vaudreuil, etc. 8.25 a.m., 4.15 p.m. 6.15 p.m.  
Brockville, Vaudreuil, 8.25 a.m., 4.15 p.m., 9.00 p.m.  
Winchester, 8.25 a.m., 4.15 p.m.,  
S. Jean, 8.00 a.m., 4.05 p.m., \*8.40 p.m. \*8.20 p.m.  
Sherbrooke, 4.05 p.m. \*8.40 p.m.  
Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.  
Perth, 8.25 a.m., 4.15 p.m., \*9.00 p.m.  
Newport, 8.00 a.m., 4.05 p.m., \*8.20 p.m.  
Halifax, N. E., St-Jean, N. B. etc., \*8.40 p.m.  
Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 6.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, 8.10 a.m., \*8.30 p.m. et \*10.30 p.m.  
Joliette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.  
Ottawa, 8.50 a.m.,  
St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m.  
St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.  
Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.50 a.m., (a) 3. p.m. 5.30 p.m. — Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3.00 p.m.  
\* Samedis exceptés. \* Tous les jours, dimanches inelus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué.  
Chars-palais et chars-dortoirs. § Dimanches seulement. (a) Exceptés les samedis et dimanches. † Connexion avec Portland tous les jours, le samedi excepté.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS  
129 RUE ST JACQUES  
COIN DE LA RUE ST FRANCOIS XAVIER.

**Savez-vous Pourquoi**

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

**RENAUD, KING**

AND

**PATTERSON**

**MEUBLES & LITERIE**

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.